

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers /
Couverture de couleur

Covers damaged /
Couverture endommagée

Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Cover title missing /
Le titre de couverture manque

Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur

Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur

Bound with other material /
Relié avec d'autres documents

Only edition available /
Seule édition disponible

Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

Coloured pages / Pages de couleur

Pages damaged / Pages endommagées

Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Pages detached / Pages détachées

Showthrough / Transparence

Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

HELIKA.

MEMOIRE D'UN VIEUX MAITRE D'ECOLE.

(Suite.)

CHAPITRE XXI

LA CAVERNE DES FÉES.

Ceux qui ont visité Ste. Anne de la Grande Anse n'ont pu s'empêcher de remarquer une montagne allongée de douze à quinze arpents qui se trouve à une petite distance du fleuve. Son dos s'arondit mollement en se prolongeant; elle n'est pas très-élevée, mais assez pour que, du haut de son sommet, la vue domine le paysage magnifique qui l'environne.

Rien de plus agréable que de contempler son versant nord, boisé d'arbres variés et magnifiques. Des crêtes de rochers qui partent du haut et viennent jusqu'au bas vous représentent les côtes d'un immense cétacé dont la montagne a d'ailleurs l'apparence. L'une de ces crêtes présente vers le milieu un aspect plus âpre, plus hérissé. Elle a un pic qui domine les beaux arbres bordant les flancs de la montagne. Ce pic est aride et dénudé. Vers la partie ouest, il est coupé perpendiculairement. Il forme un contraste saisissant avec les autres bandes de rochers parallèles qui sont à demi cachés par une luxuriante végétation.

Depuis longtemps, les habitants de l'endroit m'assuraient qu'une caverne profonde, creusée dans ce pic, présentait dans son intérieur des dispositions tout à fait extraordinaires. Quelques uns mêmes affirmaient, mais ceux-là, je suppose, n'étaient pas des plus hardis, que souvent des bruits étranges s'y faisaient entendre.

Je décidai un jour d'aller en faire l'examen. Je pris avec moi un de ceux qui l'avait déjà visitée et qui lui prêtait dans son imagination le caractère le plus féérique.

On y parvenait en gravissant une pente très-abrupte. De grands arbres répandaient leur ombrage sur l'entrée spacieuse de la caverne. La chambre principale se trouvait éclairée par des fissures de la voute à travers desquelles filtrait une douce lumière.

Au centre, une énorme pierre carrée à surface unie semblait représenter une table. Cinq ou six pierres échappées de la voute, étaient disposées autour à la manière de tabourets. A deux pas plus loin une colonne de pierre, toute d'une pièce, s'élevait droite et perçait la voute. Elle avait la forme des cheminées de nos habitations de campagne.

Cette caverne était divisée en plusieurs compartiments. Deux dans le fond étaient éclairés par les rayons du soleil qui y pénétraient par des ouvertures naturelles. Cette lumière donnait la vie aux petites fleurs qui en tapissaient les parois. Quelques vignes sauvages grimpaient le long des rochers, montaient jusqu'aux interstices et s'échappaient au dehors comme pour aller demander plus de sève au soleil.

A gauche, se trouvait un alcôve éclairé seulement par l'entrée. Au fond de cet alcôve et à angle droit on voyait un antre obscur où il y avait un trou profond circulaire s'enfonçant tellement dans la montagne que j'essayai à le sonder avec une perche de dix-huit pieds sans aucun résultat. En approchant mon oreille de l'ouverture j'entendis comme le bruit d'une forte chute d'eau.

Quelques années plus tard lorsque je visitai la caverne, avec mon Adala à qui j'en avais parlé, l'intérieur en était complètement changé.

Des tremblements de terre avaient fait tomber une partie de la voute. Ce n'était plus qu'une ruine de ce que j'avais vu.

Un jour il y eut grand émoi dans le village. Deux hommes, en longeant le sentier au pied de la montagne, y avaient aperçu des flammes et une fumée qui s'en échappaient. On avait même vu deux ou trois ombres sur le sommet du rocher et ce ne pouvaient être des hommes. La frayeur était à son comble.

Des voisins viurent le soir veiller chez moi, suivant leur habi-

tude, et me racontèrent ce qui faisait le sujet de toutes les conversations.

Tous ceux qui fréquentaient ma maison étaient de braves gens doués d'un esprit sain et de la plus grande honnêteté, de plus d'un courage éprouvé.

Mais ce soir-là parmi eux se trouvait un autre homme qui, depuis trois à quatre jours, sous un prétexte ou sous un autre, venait me faire des visites fréquentes et fort assidues. Il habitait une cabane à quelque distance de chez moi. Elle était située sur la lisière immédiate des bois et aux pieds de ce qu'on appelait la Montagne Ronde.

Cette montagne est ainsi nommée parce qu'elle ressemble à un pain de sucre dont le sommet aurait été arrondi.

La renommée de cet individu était rien moins que recommandable. Les gens de l'endroit se disaient tout bas qu'il avait incendié plusieurs granges et qu'il ne vivait que de vols. A vrai dire sa figure ne prévenait pas en sa faveur. Il avait un front bas et fuyant, d'épais sourcils où se joignaient ensemble et semblaient tirer au cordeau. Ses yeux étaient louches, ternes et sournois. Ils s'illuminaient quelquefois et jetaient alors un éclat fauve. Son nez aquilin se recourbait sur une bouche dont les lèvres étaient tellement minces qu'on les eût dites coupées comme une incision faite dans une feuille de papier. Lorsqu'il parlait, on pouvait voir quelques dents rares mais aiguës comme celle d'un serpent. Les muscles de la mâchoire inférieure présentaient à son angle un gonflement tel qu'en possède le tigre et tous les animaux féroces.

Ce soir là il était en belle humeur et nous amusait par le récit d'un événement qui s'était passé chez lui dans la journée : Un fou était entré dans sa maison, y avait fait toutes les perquisitions possibles sous prétexte de chercher une poule qu'il disait avoir été dérobée et qui devait s'y trouver. Il s'était, paraît-il, livré à mille extravagances tout en cherchant cette fameuse poule. Les excen- tricités du pauvre insensé telles que le "*louche*," ainsi nommerai- je l'individu, les rapportait, faisaient tordre de rire mes voisins.

Il en était au beau milieu de sa narration, lorsque la porte s'ouvrit. Un mendiant entra. Il se dirigea d'un pas délibéré vers la table, s'assit auprès, puis, tout en regardant l'assistance d'un air hébété, il demanda à manger en frappant du pied.

J'appelai la vieille indienne qui lui apporta de la nourriture. Il mangea avec avidité sans regarder personne. Lorsqu'il fut rassasié, il tira de sa poche une sale bouteille et alla en offrir un coup au louché, son plus proche voisin. Il y mit même beaucoup de persistance en le regardant fixement. Comme pour la forme seulement,

il vint à moi, la bouteille à la main, fit mine de me la présenter et se plaçant de manière que la lumière se refléta sur sa figure, tout en tournant le dos aux autres, et mit un doigt sur sa bouche et me fit un clin d'œil.

Je tressaillis malgré moi ; si je l'avais pu je lui aurais sauté au cou. C'était mon brave ami, mon fidèle Baptiste pour moi seulement, pour les autres c'était le fou dont le louche nous entretenait à son arrivée.

Désappointé et comme insulté de ce que personne ne voulait prendre part à ses libations, il retourna auprès de la table et avala le contenu de sa bouteille. Dix minutes après, il était étendu sur le plancher tout auprès du louche et ronflait profondément.

Par complaisance je lui mis un oreiller sous la tête. Il ouvrit son œil intelligent ; me fit un nouveau clin d'œil en même temps qu'un signe imperceptible aux autres, d'observer le louche.

La conversation de ce dernier continuait intarissable sur le compte du fou.

Je compris que Baptiste nous ménageait quelque surprise Effectivement pendant que le narrateur en était au plus beau de son récit, l'ivrogne, comme dans le milieu d'un rêve, d'une voix profondément avinée laissa échapper ces paroles : " j'ai vu l'ombre de ceux que j'ai tués, malheur ! "

A ces mots le louche s'arrêta et l'examina, mais le mendiant ronflait déjà. Sa narration continua avec moins d'entrain.

Néanmoins dix minutes après, de nouveaux souvenirs lui revenant, il recommença à parler et à rapporter encore des actions du fou lorsqu'un nom que celui-ci prononça attira mon attention : " Paulo est mort, c'était mon complice. " A ce nom, le louche, je ne savais pourquoi, fit un soubresaut comme s'il eût été piqué par une vipère. Je le vis pâlir et frissonner imperceptiblement, mais se remettant bientôt, d'un air dégagé, il alla prendre la chandelle sur la table et, tout en s'excusant, il l'approcha du mendiant et le regarda longtemps.

Celui-ci dormait du plus profond sommeil, un peu d'écume même lui sortait de la bouche. " Je pensais, dit-il, en posant la lumière à sa place, que le malheureux était malade, j'avais cru l'entendre se plaindre. "

Je remarquai toutefois que dès ce moment, le louche devint taciturne. Bien que l'heure ne fut pas très avancée, il nous souhaita le bonsoir et partit. Peu d'instant après son départ, le mendiant se leva et se traînant après les meubles, le jarret pliant, d'un pas titubant ; il se dirigea vers la porte que je fus obligé de lui ouvrir tant il n'y voyait rien. A peine était-il dehors qu'on entendit le cri

du merle siffleur. Bientôt après, le fou rentra en trébuchant, se recoucha, en peu d'instants ses ronflements sonores recommencèrent.

Mes voisins se retirèrent en nous disant bonne nuit à la vieille mère et à moi. Tout en allant les reconduire je fermai les contrevents, pendant que ma vieille indienne Aglaous, éteignait les lumières trop vives. Elle aussi avait reconnu Baptiste, mais moi seul avait pu le remarquer sur sa figure.

Quand je rentrai, une entière transformation s'était faite chez le fou apparent. Il avait ôté sa perruque, fait disparaître une partie de ses haillons ; il causait familièrement avec l'Indienne et n'était pas plus ivre qu'un homme qui n'a bu que de l'eau. C'était aussi ce que contenait la bouteille.

Nous tombâmes dans les bras l'un de l'autre et après quelques informations, Baptiste s'empressa de me dire qu'il n'y avait aucun danger pour Adala du moins pour quelques jours.

Il me raconta le résultat de sa chasse à l'homme. Depuis au-delà de huit mois qu'ils poursuivaient Paulo et son digne acolyte, il n'y avait eu que ruses et embûches des deux côtés. C'était à qui surprendrait et ne serait pas surpris.

Les deux scélérats avaient pris tous les moyens possibles pour que leurs traces ne fussent pas reconnues. Afin de faire perdre leurs pistes, ils avaient souvent monté et redescendu dans le cours des ruisseaux des distances considérables. Aussi les chasseurs eurent-ils bien du mal avant que de pouvoir les retrouver.

Enfin un jour, les sauvages se croyant à l'abri de toute poursuite avaient fait halte dans un endroit écarté pour prendre quelque nourriture, sans même avoir la précaution de dissimuler toute trace de passage.

Les français et un trappeur canadien, qu'ils s'étaient adjoints, reconnaissaient par l'habitude de l'observation la piste d'un homme fut-il sauvage ou blanc.

D'ailleurs Paulo, qui avait perdu le gros doigt du pied gauche, imprimait sur le sol humide des marais une empreinte caractéristique.

Mes amis, en arrivant dans le lieu où le repas avait été pris, reconnurent d'une manière facile et certaine quels étaient ceux qui y avaient séjourné.

Dès ce moment, ils pouvaient les suivre plus aisément, connaissant la direction de leurs pas qu'ils ne prenaient plus même la peine de cacher.

Ils se dirigeaient évidemment vers un campement composé de sept sauvages renégats chassés de leurs tribus pour leur mauvaise conduite.

Il eut été difficile de trouver un homme plus énergique et plus déterminé que Baptiste. Les trois hommes de cœur qui l'accompagnaient étaient aussi braves que rusés. Leur nouvel associé s'appelait Bidoune.

Enfin, après une assez longue marche, ils arrivèrent auprès de ce campement et ils purent se convaincre que Paulo et son ami y étaient installés. Comme ils étaient sans défiance, Baptiste, avec des précautions infinies réussit à s'approcher tout auprès et put saisir quelques mots de leur conversation.

Ils discutaient vivement un projet d'enlèvement analogue au premier. Paulo leur avait fait entrevoir quelle forte rançon le chef paierait pour le rachat de son enfant. Leur plan était tout mûri : A un moment donné, ils devaient se rejoindre chez le *louche* où des armes étaient déposées. C'est d'après ces renseignements que Baptiste avait cru devoir prendre le prétexte d'une poule perdue pour y faire des perquisitions.

Comme l'enlèvement était plus facile par le fleuve, un canot serait mis dans le voisinage dans lequel on embarquerait l'enfant pendant qu'une bande ferait en sorte d'attirer les poursuivants vers les bois.

Leur intention était de se diriger vers les îles de Kamouraska où ils se tiendraient cachés pendant une quinzaine de jours pour détourner les soupçons, puis ils se rejoindraient à l'Islet aux Mas-sacres.

Ils devaient de plus incendier la demeure d'Hélika, saisir la vieille et le chef à qui, d'après les conventions, ils ne feraient aucun mal, les lier fortement tous les deux de manière à les mettre hors d'état de donner l'alarme.

Au récit de ce diabolique projet je voyais les yeux de l'indienne briller comme des tisons ardents à l'idée des outrages que sa petite fille pourrait endurer parmi de tels brigands. Pour moi des transports de rage indicible me saisirent, d'un rude coup de poing je fis voler la table en éclats. Ah ! oui je sentais bien alors le sang de ma jeunesse se réveiller. Je voulais prendre mon fusil, courir au devant d'eux et les tuer comme de misérables chiens enragés. La vieille mère aussi s'offrait de s'armer d'une carabine et de venir avec moi à leur rencontre. Tous les deux nous étions exaspérés, mais Baptiste plus calme réussit à nous tranquilliser.

Je lui demandai l'explication du cri du merle siffleur que nous avions entendu pendant sa sortie de la soirée. Vous en saurez quelque chose demain matin, dit-il, l'invention n'est pas de moi, elle est du gascon et du normand. Soyez sans aucune inquiétude, nous veillons sur vous tous.

L'étoile du matin allait paraître quand Baptiste, après nous avoir serré la main, se glissa sans bruit dans l'ombre comme s'il en eût été le génie.

Quelque temps après son départ et avant que le bedeau vint sonner l'angelus, vous eussiez pu voir un homme agenouillé sur les degrés du perron de l'église attendant en grande hâte qu'elle fut ouverte pour y entrer. Cet homme était tout défait. Sa figure était pâle et cadavéreuse. Il regardait de tous côtés d'un œil inquiet et inquisiteur. Lorsque le curé entra dans la sacristie pour dire la messe, il le supplia de vouloir bien le confesser.

C'est qu'en se rendant chez lui le soir, le louche, car c'était lui, avait vu et entendu des choses bien terribles.

Dans le sentier qu'il devait parcourir pour gagner son habitation, il passait à travers de grands arbres sombres et poussés entre deux rochers. Tout à coup une boule de feu vint tomber à ses pieds. Il s'arrêta stupéfait, ses cheveux se dressèrent d'épouvante. A deux pas en face de lui, un être étrange, diabolique, ayant des yeux rouges, une bouche ouverte qui laissait apercevoir des dents de la longueur du doigt, était immobile au milieu du chemin. Il avait en guise de mains des pattes ressemblant à celles d'un ours avec des griffes beaucoup plus longues qui s'étendaient vers lui. Il put voir cette apparition à la lueur que jetait le globe de feu.

La tête du monstre était surmontée de deux cornes énormes.

Il entendit en même temps un bruit de chaînes. Il se tourna dans l'intention de rebrousser chemin, mais une seconde boule de feu tombait en arrière de lui. Un autre diable plus terrible encore, s'il était possible, que le premier, dont la bouche lançait des flammes, lui barrait le passage. Dans sa main, il tenait une fourche énorme tandis qu'au-dessus de sa tête un troisième globe de feu roulait dans les airs en sifflant et laissait tomber sur lui une pluie d'étincelles.

“ Le louche, dit le premier diable, dont la voix caverneuse ressemblait à s'y méprendre à celle des enfants des bords de la Garonne, Cadéious, mon bon, nous venons te chercher au nom de Satan. Tu as fait assez de mal comme cela, tu nous appartiens corps et âme.” L'autre voix en arrière reprenait : “ Nous allons amener rejoindre Paulo en enfer, depuis une heure nous l'y avons conduit.” On entendait une autre voix avec un rire sec qui disait : “ Nous allons en faire un fricot avec vous tous.” Puis les deux autres diables s'approchèrent de lui pendant que la boule de feu venait lui roussir les cheveux. Il allait s'affaisser lorsqu'il en ressentit la chaleur. Se signant à la hâte, il s'élança d'un bond pro-

digieux en avant d'un des diables qui effrayé sans doute par le signe de croix lui avait livré passage.

Il prit sa course, mais une course plus rapide que celle du meilleur lèrier, malheureusement les diables eux aussi courent fort vite et les boules de feu l'eurent bientôt rejoint, tantôt le précédant et le suivant. Pour les éviter, il faisait des sauts de bélièr, poursuivi toujours par le même bruit de chaînes et les mêmes ricane-ments. Hors d'haleine, sentant ses jambes fléchir sous lui, il arriva enfin à sa cabane ; mais, à sa grande stupeur, elle était toute réduite en cendres. Il s'arrêta terrifié. Une détonation venant d'en haut lui fit lever les yeux. Il aperçut des globes de feu énormes et de toutes les couleurs qui menaçaient de lui tomber sur la tête. A cette vue, il reprit sa course désespérée poursuivi et toujours par les mêmes fanfares infernales.

Enfin à force de se signer et de recommander son âme à Dieu, il put faire disparaître tous les diables. Il gagna le village toujours en courant et alla se réfugier, comme on l'a vu, sur le perron de l'église.

Telle fut l'histoire qu'il raconta au bedeau et dont je donne ici le résumé.

Celui qui eut visité la caverne des fées le jour précédent aurait été étonné de voir le genre d'occupation auquel trois hommes se livraient.

Deux cousaient ensemble des morceaux d'écorce de bouleau percés de trous à l'endroit des yeux, de la bouche et ornés d'un nez énorme. De temps en temps, ils s'ajustaient ces masques sur la figure en riant de bon cœur à l'apparence qu'ils leur donnaient.

Bidoune, d'un autre côté, (car le lecteur a sans doute reconnu que la mascarade qui avait causé une si grande terreur au louche, était une pure invention du gascon et de son ami pour débarrasser la paroisse de cet homme traître et méchant) adaptait au bout d'une perche un paquet d'étoupe. Des boules enduites de terébentine étaient à côté de lui.

Tout en travaillant on se distribuait les rôles. Bidoune devait grimper dans le haut d'un arbre pour lancer à point nommé la seconde boule préalablement enflammée. La première était réservée au gascon qui la pousserait à coups de pieds en avant du louche pendant que Bidoune l'empêchait de retourner en arrière avec la stenne en poussant des rires homériques que le pauvre malheureux prenait pour des ricanelements infernaux.

Il est inutile de dire que l'étoupe que Bidoune faisait jouer au bout de sa perche et qui laissait tomber des étincelles constituait

le globe de feu venant des airs. Une simple figure, avait produit la détonation.

La cabane avait été incendiée parce que Baptiste dans la recherche de sa poule y avait découvert les armes et les provisions nécessaires à l'enlèvement. Le canot, soigneusement caché dans les branches, les avirons, la hotte et des cordes y avaient été transportés et le tout avait brûlé ensemble.

Leur plan avait réussi, jamais le louche ne reparut dans ces endroits.

Les trois ombres de la Caverne des fées qui avaient causé tant d'effroi aux braves habitans de Ste. Anne, sont maintenant expliquées.

CHAPITRE XXII

L'HOPITAL GÉNÉRAL.

La guerre entre Paulo et mon Adala allait donc se continuer avec plus d'acharnement que jamais. J'avais espéré vainement que la leçon qu'il avait reçue, lors de sa première tentative d'enlèvement, lui aurait profité ; mais puisqu'il redoublait de rage, c'était à moi de pourvoir au salut de mon enfant et de la mettre hors des atteintes de ce tigre à face humaine.

Je dois l'avouer, si j'avais usé de ménagemens envers lui, c'est que je me sentais coupable des mauvais exemples que je lui avais donnés et dont il n'avait que trop profité, je lui avais fait dire, combien je regrettais mon fatal passé ; je lui avais même envoyé de l'argent pour qu'il put vivre honnêtement et abandonner le sentier du crime. Il parut accepter ces conditions et garda la somme d'argent qu'il dépensa en orgies crapuleuses et à préparer des plans diaboliques.

Le lendemain soir, Baptiste revint chez moi pendant que nous étions seuls, je lui fis part du plan que j'avais conçu de mettre Adala et sa grande mère en sûreté et de donner ensuite la chasse aux bandits. Il m'approuva de tout cœur.

Ce qui me faisait hâter d'avantage c'est que la rumeur rapportait qu'un meurtre atroce avait été commis à une douzaine de lieues de l'endroit que j'habitais :

En voici les détails : Deux sauvages étaient entrés dans la maison d'un riche et honnête cultivateur. C'était un Dimanche, et tout le monde assistait au service divin. La mère de famille était

restée seule avec deux petits enfants dont l'ainé pouvait avoir sept ans et la plus jeune cinq.

Cette jeune femme était très hospitalière et très charitable, aussi accorda-t-elle volontiers la nourriture que les deux sauvages avaient demandée en entrant.

Lorsqu'ils eurent pris un copieux repas, ils exigèrent de l'argent.

La pauvre mère comprit alors qu'elle avait affaire à des scélérats et qu'elle pouvait redouter les derniers outrages. Elle chercha à gagner du temps espérant qu'on reviendrait bientôt de l'Eglise lui porter secours.

Par malheur pour elle, la messe avait été beaucoup retardée, le curé ayant été obligé d'aller administrer les derniers sacrements à un homme mourant.

C'est alors que Paulo, saisissant son tomahawk en asséna un coup terrible sur la tête de l'infortunée qui tomba assommée. Deux crimes affreux furent accomplis ensuite.

Les infâmes firent des recherches dans tous les coins de la maison et découvrirent une somme considérable d'argent qu'ils séparèrent entre'eux puis ils disparurent.

Les enfants avaient été enfermés dans un cabinet pendant l'accomplissement de ce drame odieux. Le complice de Paulo les avait menacés de sa hache avec des imprécations effroyables et jurait de leur fendre la tête s'ils proféraient une parole ou essayaient de sortir.

Les pauvres petits s'étaient blottis l'un près de l'autre demi morts de terreur, n'osant pas pleurer et retenant leur respiration.

Lorsque le bruit eut cessé, le plus âgé se décide à s'avancer tout doucement vers la fenêtre. Il aperçut les deux bandits qui fuyaient dans la direction du bois. Ils sortirent alors de leur cachette, ouvrirent la porte de l'appartement où ils avaient vu leur mère pour la dernière fois. Une mare de sang inondait le plancher. Hélas ! la pauvre femme n'était plus qu'un cadavre.

Je renonce à peindre la scène déchirante qui s'en suivit, les larmes et les cris de désespoir des malheureux enfants.

Enfin la messe était terminée et le père revenait tout joyeux avec les autres personnes de la famille, lorsqu'ils rencontrèrent dans l'avenue les deux enfants qui couraient éplorés en criant : " papa, papa, viens donc vite, maman est morte, il y a des hommes méchants qui l'ont tuée." Le père en ouvrant la porte ne connut que trop la triste vérité.

Cette nouvelle que je rapportai à Baptiste fut confirmée le lendemain par des documents officiels et certains.

Par la désignation que firent les enfants, je reconnus mon ancien complice.

Ce récit expliqua à Baptiste pourquoi à pareille date, il avait perdu les brigands de vue, pendant plusieurs jours. C'était pour dépister leurs poursuivants qu'ils étaient revenus sur leurs pas jusqu'au lieu où ils avaient commis ce meurtre.

Il n'y avait donc plus de temps à perdre. J'envoyai de suite Baptiste louer une barque et le même soir à neuf heures Adala, Aglaus et moi, nous voguions sur le fleuve poussés par un bon vent. Douze heures après, nous entrions dans la rivière St. Charles et débarquions près de l'Hôpital Général de Québec.

Baptiste et les amis devaient rester dans ma maison pendant mon absence et se tenir prêts à tout événement.

Revenons à notre voyage. Nous allâmes frapper à la porte du parloir du couvent. Une jeune sœur vint au guichet. J'avais tant hâte de savoir si mon enfant y trouverait asile et confort que sans autre préambule je demandai la permission de visiter les salles, prétextant qu'il devait y avoir une de mes connaissances qui était là depuis plusieurs années.

Sans m'en douter, je disais bien vrai. Une religieuse vint me conduire. Je tenais Adala par la main, la vieille indienne nous suivait. Tout en causant, j'admirais l'ordre parfait et le bien être qui y régnaient. En approchant d'un lit où était étendue une vieille malade, je m'arrêtai malgré moi. Ses traits quoique portant les traces de l'idiotisme me frappèrent. Ils me rappelaient quelque vague souvenir de ma jeunesse.

Où l'avais-je vu ?

Je ne pouvais m'en rendre compte. J'essayai à l'interroger mais elle ne me répondit que par quelques paroles incohérentes.

“ Depuis deux ans, me dit la religieuse, la pauvre vieille a perdu toute intelligence.” Je lui demandai de vouloir bien s'éloigner un instant, la bonne sœur accéda volontiers à mon désir.

Je m'approchai du lit de l'octogénaire. *Rosalie*, lui dis-je. Elle fit un soubresaut, me regarda d'un œil étonné et quelque peu lumineux, puis son regard redevint terne. Je prononçai mon nom à son oreille ; elle parut se réveiller et me regarda fixement, puis elle retomba dans son état d'hébètement.

La religieuse vint nous rejoindre. Elle nous avait observés attentivement. “ Vraiment chef, dit-elle en souriant ; je vous crois un peu sorcier ; car depuis deux ans, la pauvre vieille n'a pas donné de pareils signes de connaissance.”

Mes pressentiments ne m'avaient pas trompé, cette vieille fille

était l'ancienne servante qui demeurait chez mon père lorsque je désertai la maison paternelle.

Nous continuâmes la visite des salles où j'admire, comme je l'ai dit plus haut, l'ordre parfait qui y régnait. Je fus ensuite conduit au parloir où m'attendaient la supérieure et la dépositaire qu'on avait fait prévenir. Je leur exposai le plan que j'avais formé de mettre Adala entre leurs mains pour qu'elle complétât son éducation. Je leur dis de plus à quels dangers elle était exposée. Pour attirer davantage leur sympathie en faveur de l'enfant et afin qu'elles ne la missent pas en évidence, je leur fis connaître son persécuteur. C'était l'accusateur de son père et l'assassin de l'homme pour lequel celui-ci avait subi le dernier supplice.

Jusque là, les deux religieuses n'avaient pas dit un seul mot. En levant les yeux sur elles, je m'aperçus que toutes deux pleuraient.

Elles m'adressèrent tour à tour la parole. Au lieu de leur répondre, je me mis à les regarder fixement. Je me retrouvais sous la même impression où j'avais été au sujet de la vieille en visitant les salles.

Étais-je donc cette journée-là sous l'effet d'une hallucination ? Je ne pouvais m'expliquer ce que je ressentais, mais plus j'analysais chacun des traits des deux religieuses et plus je me convainquais que je les avais vues quelque part.

Ma conduite les surprit sans doute, car la supérieure, après un silence de quelques minutes, me dit en souriant : " Vous vous croyez, sans doute, chef au milieu des grands bois, à l'affût de quelque gibier. En effet depuis un quart d'heure que nous vous interrogeons, au lieu de nous répondre vous nous examinez comme si vous étiez indécis sur laquelle de nous vous allez diriger votre coup de fusil."

Ces paroles me ramenèrent à la réalité. Pour un instant j'avais vécu dans les rêves dorés de mon enfance et les figures sereines des bonnes religieuses me rappelaient quelques traits des sœurs chéries que je croyais mortes et à qui j'avais causé tant de chagrin. Ces souvenirs me rendaient tout rêveur.

— Pardon, madame, lui répondis-je, mais il me semblait retrouver en vos personnes deux sœurs que j'ai perdues bien jeunes. Vos traits me les rappelaient. C'est ce qui m'impressionnait si fortement.

— Hélas ! dit la supérieure, nous avions nous aussi un frère qui a déserté le toit paternel poussé par le désespoir et nous n'en avons jamais eu de nouvelles.

A ces paroles je me levai brusquement et m'approchai d'elles. Elles se reculèrent instinctivement.— " N'êtes vous pas, leur dis-je,

du village de..... —” Elles parurent très surprises et me regardèrent toutes deux fixement.

J'ai oublié de dire que je portais le costume et le tatouage d'un chef sauvage de premier ordre.

Elles me répondirent affirmativement. — Encore une question, mesdames, s'il vous plaît. Votre nom n'est il pas Hélène et Marguerite D... ? — “Oui, répondirent-elles en me regardant d'un air stupéfait. — O Mon Dieu, m'écriai-je alors dans un élan de reconnaissance, Hélène et Marguerite ! mes deux sœurs ! je suis votre frère et je leur tendis les bras.

Je crus réellement qu'elles allaient défaillir toutes deux à ces paroles.

— Mais, dirent-elles, d'une voix tremblante, notre frère n'était pas indien.

En deux mots je leur rappelai quelques circonstances de notre enfance et nous tombâmes dans les bras les uns des autres. Elles riaient, pleuraient, me pressaient de questions et quand elles se furent calmées vous pensez bien avec quel empressement je demandai des détails sur mes bons parents.

Elles me racontèrent que mon père, après s'être épuisé en recherches de toutes sortes, avait fini par croire fermement à ma mort ; mais ma mère, la bonne et sainte femme, assurait que je reviendrais. Tous les soirs une prière se faisait en commun pour mon retour et dans la journée ma mère allait s'enfermer dans ma chambre où rien n'avait été changé depuis mon départ et là elle priait et pleurait des heures entières.

Elles me dirent de plus comment Marguerite avait reconnu son enfant et comment on m'avait soupçonné d'être l'auteur de l'enlèvement, ce que peu de personnes avaient cru. Elles ajoutèrent que la vieille était notre ancienne Rosalie, qui aussi avait pleuré sur mon sort.

Enfin après plusieurs heures d'une intime causerie, je leur fis les adieux les plus touchants et je pris congé d'elles. Je leur donnai mes dernières instructions et leur laissai une forte somme d'argent pour pourvoir à la pension et aux besoins d'Adala. Je pressai cette dernière dans mes bras, embrassai la vieille, lui faisant une part de la somme qui me restait entre les mains pour l'aider à vivre pendant les années d'absence que je croyais nécessaires pour terminer l'éducation de mon enfant. Elle avait décidé d'aller demeurer chez les Hurons à Lorette, se réservant toutefois le privilège de venir embrasser sa petite fille très souvent.

Il fallut bien me décider à partir. Avant que de gagner mon embarcation, je fus chez un notaire des plus respectables et fis mon

testament en cas de mort, car je ne me dissimulais pas que la poursuite que nous allions entreprendre contre Paulo allait être pleine de périls. J'étais fermement décidé de débarrasser la société d'un tel monstre et de délivrer Adala des dangers qui la menaceraient tant que le misérable existerait.

J'instituai Adala ma légatrice universelle, lui nommai un homme de bien comme curateur, donnai une pension plus que suffisante à la vieille. Je laissai pour l'enfant une lettre que la supérieure lui donnerait si je ne revenais pas. Je lui recommandai de prendre bien soin de sa grand'mère et de ne pas oublier dans ses prières celui qui l'avait aimée autant qu'un père.

Je me munis auprès des autorités de tous les papiers nécessaires me permettant de m'emparer de Paulo et de ses complices au nom de la loi, et de les mettre à mort s'il le fallait.

Tous ces devoirs remplis, je m'embarquai pour redescendre.

DR. CH. DEGUISE.

(A continuer.)

LES CANADIENS DE L'OUEST.

PIERRE FALCON.

I

Le 19 juin 1816 est une date tristement célèbre dans l'histoire de la Rivière Rouge. Ce jour-là fut témoin d'un bien déplorable événement qui amena la destruction pour un temps de la petite colonie que Lord Selkirk avait fondée en 1812, à l'endroit même où s'élève aujourd'hui le vieux Fort Garry, la capitale de Manitoba.

C'était le temps où la rivalité entre les compagnies de fourrures du Nord Ouest et de la Baie d'Hudson sévissait avec le plus d'intensité. Et les différends qui les séparaient se traduisaient souvent par des rixes sanglantes entre les employés de ces deux puissantes associations.

M. Sempie ayant été nommé gouverneur de la compagnie de la Baie d'Hudson et de la Terre de Rupert en 1815 se rendit dans l'automne à York Factory pour commencer ses nouvelles fonctions. Il visita durant l'hiver le territoire de la compagnie et au printemps, il se fixa au Fort Douglas, à environ un mille du Fort Garry. Peu après son installation à ce poste, il apprit par des canadiens et des sauvages venus du Nord Ouest, que les agents de l'association rivale assemblaient une force considérable de métis

français à un endroit appelé Qu'Appelle, situé à environ 400 milles à l'ouest de la Rivière Rouge, dans le but de faire une descente sur la jeune colonie. On se prépara en conséquence à leur faire une rude réception.

Le 19 juin 1816, vers cinq heures de l'après-midi, la sentinelle placée dans une position telle au Fort Douglas qu'elle pouvait mesurer du regard la plaine silencieuse, déserte et immense qui se déroulait à ses pieds, donna soudainement l'éveil. Elle voyait se dessiner dans le lointain la silhouette de soixante à soixante-dix cavaliers qui s'avançaient dans la direction du Fort Garry. M. Semple et deux compagnons se rendirent en toute hâte au lieu d'observation et suivirent au moyen de lunettes d'approche les mouvements des importuns visiteurs. Ceux-ci étaient armés et le gouverneur Semple, croyant qu'ils venaient attaquer le fort, ordonna à une vingtaine d'hommes seulement de s'armer et de le suivre. Est-ce le peu de cas qu'il faisait des ennemis qui lui fit amener une escouade si peu redoutable ? L'histoire ne le dit pas, mais il paya cher sa coupable imprudence.

Pendant que le gouverneur Semple organisait hâtivement la bande de soldats qui devaient le suivre, les métis continuaient leur marche et dépassaient le fort. Des anglais se lancèrent à leur poursuite et après avoir parcouru environ un demi-mille, ils rencontrèrent un certain nombre de colons, qui alarmés à l'approche des métis français, venaient se réfugier au Fort Douglas. Semple fit rebrousser chemin à l'un d'entre eux avec ordre d'enjoindre à M. Miles McDonald, ¹ le gouverneur de la colonie de Selkirk, de lui envoyer une pièce d'artillerie et autant d'hommes dont il pourrait disposer. Il devait en même temps continuer à poursuivre les métis français qui avaient déjà mis la main sur trois colons, de crainte qu'ils n'allassent donner l'éveil au fort.

En voyant que M. Semple s'avançait rapidement pour les attaquer, une bande des métis qui n'apprehendaient aucun danger était, paraît-il, fort éparse, vint à sa rencontre. Un canadien du nom de Firmin Boucher, commis de la compagnie du Nord Ouest, qui savait l'anglais, fut envoyé de l'avant pour connaître le but de l'expédition du gouverneur. Il était alors à cheval et aussitôt qu'il arriva près du gouverneur il l'interpella ainsi :

— Que voulez-vous ?

— Que voulez-vous vous-mêmes ? fut la réponse.

— Nous voulons notre fort, répliqua Boucher. (Il faisait allusion

¹ Ce M. McDonald était fort détesté des métis qui lui avaient donné le soubriquet de *chef des jardiniers*.

au poste de la Rivière Rouge, dont M. Colin Robertson s'était emparé au nom de la Compagnie de la Baie d'Hudson.

— Allez à votre poste, riposta Semple.

— Misérable rogne, pourquoi avez-vous détruit notre fort ? exclama Boucher.

Le gouverneur saisit alors la bride du cheval de Boucher en lui disant :

— Misérable, vous osez me parler ainsi.

Suivant le récit de Boucher,¹ le gouverneur s'empara alors de son fusil, et après l'avoir désarmé, il ordonna à ses gens d'avancer. Ceux-ci refusèrent d'obéir à cet ordre et Boucher leur intima qu'ils étaient tous morts s'ils faisaient feu. Le gouverneur persista dans sa détermination, disant à ses gens qu'ils n'avaient rien à craindre. En même temps deux coups de fusil partis du côté des anglais menaçaient Boucher, qui se jeta à terre, en tenant cependant la crinière de son cheval, qui effrayé par la détonation de ces armes à feu, le traîna à une certaine distance.

Boucher alla en toute hâte rejoindre ses compagnons qui répondirent au feu ennemi par un coup de fusil qui atteignit le gouverneur Semple et le jeta à la renverse. Se sentant sérieusement blessé, ce dernier dit aux hommes de son entourage :

— Faites de votre mieux pour vous sauver.

Les métis et les sauvages qui étaient tous à cheval mirent pied à terre au premier feu, ils s'embusquèrent derrière leurs chevaux et ils envoyèrent de meurtrières décharges sur l'ennemi en appuyant leurs fusils sur le dos de leurs coursiers. Ceux-ci étaient armés non seulement de fusils, mais de tomahawks, de lances, de carquois et flèches et quelques uns étaient peints à la mode des guerriers indiens. L'odeur de la poudre semblait enivrer les Bois brûlés de rage et les gens du Milord,² comme on les appelait, furent affreusement décimés. En vain, demandaient-ils merci, on ne leur accorda aucun quartier. Anthony McDonald et John Pritchard qui étaient connus de quelques métis, furent seuls épargnés. Durant ce sanglant engagement, vingt et un anglais furent tués et un autre blessé ; du côté des métis un seul fut tué et un autre blessé. Ceux qui commandaient les métis en cette circons-

¹ On le trouve dans une déclaration que fit Boucher le 29 août 1816 à Montréal, publiée dans l'ouvrage : *Statement respecting the Earl of Selkirk's settlement upon the Red River.*

² Lord Selkirk.

tance étaient Cuthbert Grant, ¹ Fraser, Antoine Houle et Michel Bourassa.

A l'issue de la mêlée le gouverneur Semple gisant sur le sol, baigné dans son sang, s'adressant à l'un des chefs des métis lui dit :

—N'êtes-vous pas M. Grant ?

—Oui, lui fut-il répondu.

—Je ne suis pas mortellement blessé et si pouvez me transporter au fort, je pense que je pourrai survivre, répliqua Semple.

Grant qui désirait sincèrement sauver la vie de son ennemi, le confia aux soins d'un canadien nommé Vasseur, avec ordre de le transporter au fort. Mais au même moment, un sauvage Sauteux frustra son généreux dessein en atteignant Semple d'une balle mortelle. Le barbare enfant des bois s'écriait en même temps : " C'est toi chien que tu es, qui a été la cause de tout cela et tu ne vivras plus." Il parait que Vasseur emporta la ceinture, les pistolets et la montre du gouverneur.

Après l'engagement, les métis s'emparèrent du fort Douglas et le pillèrent. Comme toujours, aux vainqueurs les dépouilles.

Les deux compagnies rivales voulurent s'en rendre mutuellement responsables. Les agents de la Cie du Nord Ouest prétendirent que la troupe de Semple avait fait feu la première, et les employés de la Cie de la Baie d'Hudson soutinrent le contraire. Aussi est-il probable qu'on ne pourra jamais éclaircir ce fait. Les premiers affirmèrent hautement que leur parti n'avait aucun but hostile, mais qu'il avait pour objet d'escorter des approvisionnements que l'on destinait à certains postes de l'intérieur. Les hommes qui le composaient, dit un mémoire justificatif ² publié par la Cie

1 On lit dans une note du *Récit des événements*, etc., cité plus loin, à la page 133 : " On cherche à faire croire que les *Métis* ou *Brûlés* sont une race connue seulement depuis l'établissement de la Compagnie du Nord Ouest ; mais le fait est que lorsque les négocians pénétrèrent pour la première fois dans ce pays là après la conquête du Canada, ils le trouvèrent tout couvert d'individus de cette race ; quelques uns d'eux étaient alors les principaux chefs de différentes tribus de sauvages dans les Plaines, et portaient les noms de leurs pères, qui avaient été des commandants français ou des négocians de la même nation dans ces cantons.

" Un Monsieur qui faisait autrefois la traite et que nous avons vu dernièrement à Londres, a bien voulu nous faire part de l'anecdote suivante : En visitant la Rivière Rouge pour la première fois en 1784, il fut arrêté près des Fourches, par quelques uns de ces chefs *métis* ou *Brûlés*, qui lui dirent qu'il ne pouvait commercer dans ce pays là qu'avec leur permission, et, pour prix de cette permission, ils exigèrent de lui des marchandises évaluées à £400. Cette transaction consommée, notre monsieur trouva, dans un canton plus haut de la Rivière Rouge, un M. Grant, père de Grant le *Métis*, dont il est fait mention dans le *Récit* duquel on avait exigé aussi une pareille rétribution. Il parait donc bien constaté que le droit que prétendent les *Métis* à la possession du pays, n'est pas du moins une nouveauté."

2 *Récit des événements qui ont eu lieu sur le territoire des sauvages dans l'Amérique Septentrionale depuis les liaisons du Très Honorable Comte de Selkirk avec la Cie de la Baie d'Hudson.* Traduit de l'anglais. Montréal 1818. Page 45.

du Nord Ouest " reçurent l'ordre formel et il leur fut strictement enjoint de passer à une grande distance derrière le fort Douglas (station de Semple) et la colonie, de ne molester personne, et s'il était possible de passer sans être aperçus."

Cet évènement, auquel on a donné des proportions et un éclat qui ne sont pas du tout en rapport avec son importance, a été signalé par Chateaubriand dans son *Voyage en Amérique*, à la page 275 :

— " On ne connaît en Amérique, dit-il, que cette grande guerre de l'Amérique qui a donné au monde un peuple libre. On ignore que le sang a coulé pour les chétifs intérêts de quelques marchands fourreurs. La compagnie de la Baie d'Hudson vendit en 1811, à Lord Selkirk, un grand terrain sur le bord de la Rivière Rouge; l'établissement se fit en 1812. La Cie du Nord Ouest, ou du Canada en prit ombrage : les deux Compagnies, alliées à diverses tribus indiennes, et secondées des bois brûlés, en vinrent aux mains. Cette petite guerre domestique qui fut honorable, avait lieu dans les déserts glacés de la Baie d'Hudson : la colonie de Lord Selkirk fut détruite au mois de juin 1815, précisément au moment où se donnait la bataille de Waterloo. Sur ces deux théâtres, si différents par l'éclat et par l'obscurité, les malheurs de l'espèce humaine étaient les mêmes. Les deux compagnies épuisées ont senti qu'il valait mieux s'unir que se déchirer, elles poussent aujourd'hui de concert leurs opérations à l'ouest, jusqu'à Colombia, au nord, jusque sur les fleuves qui se jettent dans la mer Polaire."

Le célèbre écrivain fait ici une erreur chronologique. La colonie de Lord Selkirk ne fut pas détruite, comme il l'affirme " au mois de juin 1815, précisément au moment où se donnait la bataille de Waterloo," mais un an après, le 19 juin 1816.

M. Duffat de Mofras dans son ouvrage (Vol. II, page 165) : *Exploration du territoire de l'Orégon*, etc., dit aussi avec erreur qu'après " des succès balancés, des établissements brûlés, pris et repris, les écossais furent battus le 19 juin 1816 au Portage des Prairies, sur la rivière *Qui Appelle*." Ce combat n'eût pas lieu au Portage des Prairies, mais près du Fort Garry, sur les bords de la Rivière Rouge.

Quoiqu'il en soit, cette affaire donna lieu à des représailles de la part de la Compagnie de la Baie d'Hudson et de Lord Selkirk. Ce dernier qui était alors en Angleterre apprit quelque temps après en venant au Canada la destruction de sa petite colonie de la Rivière Rouge. Il leva une force assez considérable de soldats licenciés du régiment de Meuron et se mit en route pour le Nord

Ouest, bien décidé à se venger de la Compagnie du Nord Ouest. Il s'empara du Fort William, le principal dépôt de fourrures de cette association, ainsi que de tous ses autres postes disséminés le long de sa route. Il fit prisonnier en même temps tous les agents de la Compagnie et quelques uns qui étaient impliqués dans l'affaire du 19 juin 1816 furent envoyés au Canada pour subir leur procès comme meurtriers ou comme complices. François Boucher et Paul Brown étaient du nombre des prévenus. D'autres, subirent leur procès sur des chefs d'accusation moins importants. Mais tous les accusés furent libérés lors de leur procès qui eut lieu à Toronto.

II

Pierre Falcon était présent à cet engagement qu'on a appelé le combat des Sept Chênes. Il aida avec les autres Bois Brûlés à la déroute du Gouverneur Semple et ce fut sous ses yeux mêmes que celui-ci fut mortellement blessé.

Falcon qui aima toujours à faire des chansons et est devenu le troubadour populaire de la Rivière Rouge, ne pouvait trouver un sujet qui put mieux inspirer sa veine féconde, et voici la chanson bien connue qu'il composa le soir même de l'engagement. Elle confirme en tous points le récit de cette rencontre sanglante qu'écrivit plus tard la Compagnie du Nord Ouest dans le but de montrer que les gens du Gouverneur Semple avaient été les agresseurs.

Voulez-vous écouter chanter } Bis
 Une chanson de vérité }
 Le dix-neuf de Juin, la bande des Bois Brûlés
 Sont arrivés comme de braves guerriers

En arrivant à la Grenouillère
 Nous avons fait trois prisonniers :
 Trois prisonniers des Arkanys ¹
 Qui sont ici pour piller notre pays

Etant sur le point de débarquer
 Deux de nos gens se sont écriés
 Deux de nos gens se sont écriés :
 Voilà l'anglais qui vient nous attaquer

Tout aussitôt nous avons deviné,
 Nous avons été les rencontrer ;
 J'avons cerné la bande des Grenadiers
 Ils sont immobiles, ils sont tous démontés

J'avons agi comme des gens d'honneur,
 J'avons envoyé un ambassadeur :
 Le gouverneur, voulez-vous arrêter
 Un petit moment, nous voulons vous parler ?

1. Habitants des Iles Orkneys.

Le gouverneur qui est enragé
 Il dit à ses soldats : tirez,
 Le premier coup c'est l'anglais qui a tiré,
 L'ambassadeur ils ont manqué tuer.

Le gouverneur qui se croit empereur
 Il veut agir avec rigueur :
 Le gouverneur qui se croit empereur
 A son malheur, agit trop de rigueur

Ayant vu passer tous ces Bois Brûlés
 Il a parti pour les épouvanter :
 Etant parti pour les épouvanter :
 Il s'est trompé, il s'est bien fait tuer

Il s'est bien fait tuer
 Quantité de ses grenadiers ;
 J'avons tué presque toute son armée
 Quatre ou cinq se sont sauvés.

Si vous aviez vu tous ces Anglais
 Tous ces Bois Brûlés après,
 De butte en butte les Anglais culbutaient,
 Les Bois Brûlés jetaient des cris de joie.

Qui en a composé la chanson
 Pierriche Falcon, ce bon garçon
 Elle a été faite et composée
 Sur la victoire que nous avons gagné

Ou :

Elle a été faite et composée,
 Chantois la gloire des Bois Brûlés,

Dans son histoire de la Rivière Rouge, M. Hargrave publie cette chanson qu'il dit avoir recueillie sous la dictée même du fécond chanteur. Il affirme qu'elle voit le jour pour la première fois, bien qu'on puisse l'entendre fredonner sous tous les chaumes de la Rivière Rouge. Mais il fait erreur. Car son livre ne fut publié qu'en 1871, tandis que le Dr. LaRue la fit paraître dès 1863 dans une intéressante étude sur nos *Chansons populaires et historiques* (*Le Foyer Canadien*, novembre et décembre), ainsi que la suivante :

C'est à la Rivière-Rouge,
 Nouvelles sont arrivées,
 Un général d'armée
 Qui vient pour engager.

Il vient pour engager
 Beaucoup de Bois Brûlés
 Il vient pour engager
 Et n'a point d'quoi payer.

Il dit qu'il veut emm'ner
 Beaucoup de Bois Brûlés
 Ils sont en renommée
 Pour de braves guerriers.

Vous, Monsieur Cuthbert Grant,
 Maître du régiment,
 Mes épaulettes d'argent
 Je vous en fais présent.

Moi, général Dickson
 Je cherche ma couronne
 Je cherche ma couronne
 Chez Messieurs les Espagnols.

Ville du Mexico,
 Beaucoup de Généraux
 Aussi des canonniers
 Qui vont vous couronner.

Adieu, mes officiers
 Vous m'avez tous laissé
 On marqu'ra sur papier
 Dickson pauvre guerrier.

Bourgeois de compagnie
 Je dois remercier
 De me faire ramener
 Au fort de McKenzie.

Je dois vous remercier
 Puisque avec vos deniers
 J'ai pu me faire guider
 Par deux Bois Brûlés.

Qui en a fait la chanson ?
 Un poète du canton :
 Au bout de la chanson,
 Nous vous le nommerons.

Un jour étant à table
 A boire et à chanter
 A chanter tout au long
 La nouvelle chanson.

Amis, buvons, trinquons
 Saluons la chanson
 De Pierriche Falcon
 Ce faiseur de chanson.

Le chanteur de la Rivière-Rouge est né, le 4 juin 1793, au Fort du Coude, sur la Rivière du Cygne, dans la vallée de la rivière Assiniboine. Son père portait le même prénom et sa mère était une indienne du Missouri. A l'âge de cinq ans, son père l'amena au Canada et il demeura quelque temps à Laprairie, près de Montréal, chez son grand-père et ensuite chez son oncle à l'Acadie.

Son séjour au Canada se prolongea jusqu'en 1808. Agé alors de 15 ans, il retourna à la Rivière-Rouge avec son père et tous deux s'engagèrent au service de la Compagnie du Nord-Ouest, qui faisait alors une rude opposition à la Compagnie de la Baie d'Hudson. Il resta au service de cette association jusqu'en 1821, puis de la Com-

pagnie de la Baie d'Hudson, lors de la fusion des deux sociétés, jusqu'à 1825. Il s'établit cette même année à la Prairie du Cheval Blanc, où il demeure encore. Marié en 1812 à Marie Grant, il eut de ce mariage trois fils et quatre filles. Ses trois fils, Jean-Baptiste, François et Pierre sont des citoyens respectables de la province de Manitoba. Il réside encore avec François et n'a rien perdu de ses habitudes de travail.

Lorsque l'insurrection éclata dans l'automne de 1869 sous la direction de M. Louis Riel et que les métis français se rassemblèrent à St. Norbert, il supplia ses enfants de les accompagner et se désolait parce que ces derniers s'y opposaient. Malgré son âge avancé, il prenait la chose au sérieux et il voulait à tout prix dérouiller son vieux fusil de chasseur. " Pendant que les ennemis seront occupés à me débiter, disait-il, nos gens taperont et pourront faire des coups." Il rêvait sans doute des combats dans le genre de ceux d'Homère, où le vainqueur fait un long discours à l'ennemi avant de l'expédier au pays d'où l'on ne revient plus.

Bien que ne sachant ni lire ni écrire, Falcon n'en est pas moins l'une des plus curieuses personnalités de la Rivière-Rouge. La confiance qu'il a su acquérir et son intégrité lui ont valu d'être nommé juge de paix. Il est aujourd'hui très vieux, cassé, et il parle peu. Notre ami M. Joseph Dubuc, député à la législature de Manitoba, a pu avec peine recueillir de sa bouche, quelques uns des renseignements que nous avons réunis sur sa vie.

Falcon a composé bien d'autres chansons que celles que nous avons encadrées plus haut. Il a exercé sa verve inépuisable sur l'échec de M. McDougall, le soulèvement des métis, l'entrée des troupes du Colonel Wolsely dans Manitoba, l'arrivée du gouverneur Archibald au Fort Garry et sur une foule de sujets d'une nature locale. Toutes n'ont pas le même mérite et le même intérêt, mais on peut les entendre dans les régions les plus lointaines du Nord-Ouest. Les échos de la Rivière-Rouge, de l'Assiniboine et de la Baie d'Hudson les répéteront aussi longtemps que l'on chantera sur les bords du St. Laurent nos inimitables chansons populaires.

JOSEPH TASSÉ.

COMMERCE AVEC LES ANTILLES. ¹

A P. GARNEAU, ECR.,

Président du Bureau de Commerce, de Québec.

Monsieur,

L'accueil favorable, qu'un des membres les plus influents du cabinet, l'hon. M. Langevin, qui est aussi un des députés pour Québec, vient de faire aux députations du Bureau de Commerce et de l'Association des manufacturiers, à propos du commerce de Québec avec les Antilles, m'engage à consacrer quelques articles à l'examen de cette importante question.

Pendant près d'un demi-siècle, Québec, comme l'on sait, entretenait les relations les plus profitables avec les Antilles, Anglaises, Françaises et Espagnoles. Plusieurs de nos grandes fortunes datent de cet âge d'or du Canada.

Les *steamers* océaniques, les chemins de fer, l'ouverture de nos ports, notre législation douanière, l'émancipation des noirs sur les plantations ; voilà autant de causes qui ont contribué à détourner ce riche trafic de son ancien cours ; à l'entraîner loin de notre port, dans les avenues nouvelles. Depuis nombre d'années, les entrepôts du quai des Indes, du quai Wellington, des quais Gillespie et Atkinson, sont vides de leurs anciennes denrées. Nos négociants se sont hasardés dans d'autres lignes pour tenter les chances du

¹ Nous publions sous ce titre, une étude pleine d'actualité, sur les avantages incalculables que Montréal et Québec retireraient des relations commerciales avec les Antilles, le Brésil, etc. Ce travail est dû à la plume du Chef du Bureau de l'Accise à Québec, notre collaborateur M. J. M. Le Moine.—(Rédaction).

commerce. Il est vrai qu'il n'est pas toujours facile d'expliquer d'une manière satisfaisante les fluctuations, les pertes dans le négoce, examinons toutefois les diverses branches d'industrie qui se sont succédées et que nous avons perdues.

Qu'est-ce qui attirera au Canada, les premiers Européens? Les rapports des voyageurs sur ses richesses minérales, ses mines d'or, d'argent et de cuivre?

Mais avec les voies de communications d'alors, l'insécurité des colons, le manque de moyens d'exploitation, le projet devait se terminer par une amère déception.

Une industrie à laquelle on n'avait pas d'abord songé, y succéda. La traite des pelleteries, fut le commerce par excellence de la colonie pendant près de deux siècles, sous les Bourbons et sous nos souverains anglais. Ce commerce a eu son temps : il a disparu du moment que le Castor cessa d'avoir son prix en Europe ; c'est-à-dire dès qu'un caprice de la mode introduisit un chapeau de soie.

Puis vint l'exportation des bois et le "commerce des Iles." L'origine de la première industrie, où Napoléon I^{er} proclama le blocus continental, où la Baltique fut fermée aux marchands de Londres. On jeta alors les yeux sur les richesses forestières du Canada, et depuis un demi-siècle, l'exportation des bois canadiens et la construction des navires en bois, ont été pour notre classe ouvrière un vrai Pactole et pour quelques capitalistes, la réalisation de fortunes colossales. On exporte encore notre bois, mais la construction de navires en fer et *composites* et les malheureuses grèves des ouvriers ont dessillé les yeux des capitalistes ; maintenant, notre classe ouvrière chôme et le capital s'en va ailleurs.

Heureusement la Providence ne nous a pas délaissés : elle a remplacé une industrie expirante, par une autre fort vivace : l'industrie manufacturière.

Puisque nous manufacturons, il nous faut un marché et la législation devrait maintenant tâcher de nous assurer l'ouverture du marché des Antilles. Quant au commerce avec les Antilles, comment l'avons-nous perdu ? D'abord, par une législation douanière, sinon hostile, du moins peu sympathique, à la voie du St. Laurent ; ensuite, par le *statu quo* où nous avons persisté à nous tenir, tandis que le reste du monde se remuait et progressait.

Qu'est-ce qui crée le commerce ? ce sont les chemins de fer, les lignes océaniques, les communications postales régulières avec les grands centres ; à tout ceci, nous avons préféré l'isolement qui est la cause première de notre situation actuelle.

Et si le ciel n'eût suscité parmi nous quelques hommes d'initia-

tive, nos florissantes lignes océaniques, le chemin de fer intercolonial, le Grand-Tronc, la ligne du nord, nos beaux et nombreux vapeurs seraient encore à l'état d'embryon.

Allons-nous rester engourdis comme des momies où nous réveiller et profiter des nouveaux horizons qui s'ouvrent pour nous ?

J'ai promis d'examiner 1o. ce que l'on entend par commerce des Antilles:

2o. Ce que sont les Antilles, leurs richesses, leurs produits, leurs exportations, leurs importations.

3o. Etudions le rapport sur cette matière, publié par les commissaires nommés en 1865.

4o. Examinons notre législation postale et douanière.

II

Les relations commerciales du Canada avec les Indes Occidentales ne datent pas d'hier. En mai 1664, une puissante compagnie obtenait du Roi de France, une charte, lui conférant les droits et privilèges les plus étendus sous le titre de la *Compagnie des Indes Occidentales*. Le 8 avril 1666, le conseil d'Etat du Roi, rendait un arrêt accordant à cette compagnie le *quart des Castors, le dixième des Orignaux et la traite de Tadousac*.

Puis en décembre 1674, le Roi par arrêt supprimait ces vastes privilèges, ce monopole ; et laissait ce lucratif commerce ouvert à tous ses sujets.

En août 1177, une autre compagnie obtenait des lettres patentes, pour faire la traite des castors avec la Louisiane, sous le nom de *Compagnie d'Occident*. En octobre 1727, intervenait un édit permettant "aux négociants français de porter en droiture de nos îles d'amérique, dans les ports d'Espagne, les sucres de toutes espèces, à l'exception des sucres bruts, ensemble toutes les autres marchandises du cru des dites îles."

En mars 1644, le Roi faisait décréter d'importants réglemens, fixant le poid des barils de farine, de bœuf salé, de lard, le contenu des barriques de vin de Bordeaux, d'Eau-de-vie etc., destinées aux colonies et aux Antilles françaises.

L'Edit du 25 février 1748 fixe "l'imposition des droits d'entrée et de sortie, sur toutes les marchandises qui entreront au pays du Canada, ou qui en sortiront."

En 1747, le conseil d'état "portait une augmentation pour trois ans sur les droits d'entrée du vin, eau-de-vie et guildive."

En compulsant les annales canadiennes, sous la domination française, on se convaincra que les relations commerciales du Canada avec les Antilles, les Indes Occidentales, comme on les connaît alors, étaient si importantes qu'on recourut entièrement au Roi, pour qu'il les régularisât par des Edits et Ordonnances. Sous la domination anglaise, ce commerce fut tour à tour favorisé ou retardé par les nombreuses mesures que le parlement impérial et colonial ont passées, dans le but de donner à la métropole ou à la colonie, un revenu. Ceux qui voudront étudier en détail notre législation douanière, trouveront dans le corps des actes et statuts que nous allons citer, ample matière à commentaire. Dès 1774, l'Ordonnance 14, G. 3, c. 88, tout en pourvoyant à la création de fonds pour le service public de la Province de Québec, établissait *inter alia* un droit différentiel de 3 deniers en faveur de la Guildive (rhum) venant des Antilles, c'est-à-dire, que ce rhum n'était frappé que de 6 deniers de droits, tandis que celui qui venait des autres possessions britanniques payait 9 deniers.

Onze ans plus tard, cette loi était amendée par la 25 Geo. 3, et par les Statuts suivants : 30 G. 3, c. 27 ; 34 W. 4, c. 59 ; 4-5 W. 4, c. 89 ; 5-6 W. 4, c. 66 ; 6-7 W. 4, c. 10 ; 28 G. 3, c. 9 ; 41 G. 3, 14 ; 51 G. 3 ; c. 1-2 ; 53 G. 3, c. 1 ; 53 G. 3, c. 11 ; 54 G. 3, c. 3 ; 55 G. 3, c. 2-5 ; 59 G. 3, c. 17 ; 6 G. 4, c. 1 ; 10-11 G. 4, c. 12 ; 2 V. c. 25 ; 4-5 V. c. 6 ; 7 V. c. 12 ; 4-5 V. c. 14 ; 5-6 V. c. 49 ; 5-6 V. c. 56 ; 6-7 V. c. 39 ; 6 V. c. 1 ; 10-11 V. c. 31 ; 12 V. c. 1 ; 13-14 V. c. 3 ; 16 V. c. 35 ; 18 V. c. 5 ; 22 V. c. 76 ; 31 V. c. 44 ; 33 V. c. 9 ; etc.

Les modifications, en matières d'impôts comprises dans cette série de Statuts, Edits et Ordonnances ; leur influence sur toutes les branches de notre commerce, fourniraient à l'économiste de nombreux sujets de réflexion : on n'en saurait douter.

Les impôts, si faibles à la première époque de notre histoire, qu'ils passaient presque inaperçus du contribuable, ont atteint par une gradation sensible un chiffre fort élevé. On a commencé par des droits de 1 et de 2½ pour cent et maintenant le tarif du 29 avril 1868, amendé par celui du 8 avril 1870, frappe certaines denrées, les épices, la muscade, la cannelle, le gingembre, le piment, le poivre, les parfums, etc., d'un droit de 25 pour cent *ad valorem*.

La melasse et le sucre paient également 25 pour cent *ad valorem* et un droit spécifique de un centin par livre.

Les animaux, chevaux, bœufs et les fruits verts paient 10 pour cent *ad valorem*.

Les livres, le fer, la broche, les caractères d'imprimerie sont imposables d'un droit de 5 pour cent.

Les liqueurs fermentées, la bière, etc., paient 10 pour cent *ad*

valorem et un droit spécifique de 5 centins le gallon en futailles et de 7 centins le gallon en bouteilles.

Puis le tarif nous fournit une longue liste de marchandises, de produits bruts sur lesquels il n'existe pas d'impôt de douane.

N'y aurait-il pas moyen, tout en conservant au trésor, ses meilleures sources de revenu, de fixer un droit protecteur d'au moins dix pour cent, sur un grand nombre de produits des îles importés chez nous, par la voie du St. Laurent ? Courrait-on risque d'éveiller les susceptibilités de nos voisins par cette législation protectrice ? Hasarderions-nous la perte du *Bonding system*, le *voiturage en entrepôt*, si commode surtout pour Ontario et précieux même pour Québec. Voilà des questions, que je me contenterai de livrer à l'examen de nos économistes.

Veut-on savoir maintenant ce que sont en réalité les droits de douane ? voici comme l'auteur de *l'Esprit des Lois* les définit :

“ Les droits sur les marchandises sont ceux que les peuples sentent le moins, parce qu'on ne leur en fait pas une demande formelle. Ils peuvent être si sagement ménagés, que le peuple ignore presque qu'il les paie. Pour cela, il est d'une grande conséquence que ce soit celui qui vend les marchandises qui paie les droits. Il sait bien qu'il ne les paie pas pour lui ; et l'acheteur qui dans le fond les paie, les confond avec le prix. Il faut regarder le négociant comme le débiteur général de l'état, et comme le créancier de tous les particuliers ; il avance à l'état le droit que l'acheteur lui paiera et il a payé pour l'acheteur le droit qu'il lui paiera sur sa marchandise ; d'où il s'ensuit que plus on peut engager les étrangers à prendre de nos denrées, puis ils rembourseront de droits ; ce qui fait un vrai profit pour l'état.”

C'est sans doute l'espoir de faire ce “ vrai profit pour l'état, ” sans faire crier le consommateur, qui nous donne le secret de toutes les manipulations du tarif, si savamment combinées par nos ministres de finance depuis cinquante ans ; ceci explique également pourquoi une industrie, une branche de commerce a plus d'une fois été sacrifiée à une autre sans nécessité réelle, mais simplement comme expérience.

Tâchons d'exposer en peu de mots les ressources des Antilles.

Les divers groupes d'îles qui constituent les Antilles produisent en abondance une foule de denrées propres à alimenter le commerce d'une consommation quotidienne parmi toutes les classes de notre population.

Antigua est l'île principale du groupe des îles Sous-le-Vent ; elle

fut découverte par Christophe Colomb en 1493, et colonisée par les anglais en 1632. Elle a environ 18 milles de long, sur 9 de large ; sa superficie est de 108 milles carrés. En 1861, sa population était de 36,412 âmes dont 2,556 blancs. On y compte à peu près 58,000 arpents de terre en culture.

Son revenu en 1869 était de £38,586 ; elle importait de l'Angleterre £825,731, et y exportait £233,920. Ces chiffres ne représentent que le montant de son commerce avec l'Angleterre. Les Bahamas couvrent un are de 3,000 milles carrés avec une population d'à peu près 40,000. Elles exportent le sel, éponges, ananas, oranges. Revenu en 1869, £38,443, importations de l'Angleterre £57,363 ; exportations en 1860, \$65,746. Les Barbades comprennent 166 milles carrés. Population en 1871, 162,042 ; revenu £104,931 : totalité des importations £1,069,847 ; totalité des exportations £973,020 dont la Grande Bretagne réclame £658,306. Sous le nom des Bermudes, on comprend 300 petites îles dont 15 à 16 seulement sont établies. Population en 1863, 11,967 âmes : revenu public £30,000 ; importations de l'Angleterre £54,933. Puis, citons Dominica, qui avec 27,000 habitants a un commerce d'au de là de £100,000, en importations et en exportations : les produits principaux sont : sucre, café, coco, coton, tabac, mélasse, rhum, minerai de cuivre et bois d'ébénisterie. La Grenade avec une population de 40,000 âmes, fait un commerce lucratif, principalement avec la Grande Bretagne, de \$148,018. La Jamaïque est la plus considérable des Antilles anglaises, son territoire est de 6,400 milles carrés ; elle a 140 miles de long et 50 de large. Revenu public en 1869, £345,695. Chiffre de ses importations et de ses exportations à la Grande Bretagne £1,500,000. Principales importations : sel, poisson, fleur. Exportation : gingembre, sucre (491,000 quintaux) rhum : 1,463,471 gal. ; café 5,025,812 lbs. ; piment 6,575,249. Cette île entretient aussi un grand commerce avec les Etats-Unis. On doit également faire mention des autres îles de ces parages telles que Moutserrat, St. Christophe, Ste. Lucie, St. Vincent, les Iles Vierges et la Trinité. Cette dernière est la plus grande, ayant 90 milles de long sur une largeur de 35 à 40 milles. La population est à peu près de 100,000. Elle produit le café, le rhum, le sucre, la mélasse et des fruits délicieux. Le chiffre de ses importations et exportations en Angleterre en 1870, a atteint presque un million et demi sterling.

N'oublions pas le vaste empire du Brésil qui couvre une superficie de 3,134,000 milles carrés. Les Etats-Unis n'en couvrent que 2,999,848 ; la Chine que 1,297,000 ; l'Inde anglaise que 984,000 : en sorte qu'à l'exception de la Russie, qui en a 7,800,000, et l'Amérique Britannique, qui en a ; disons, 3,400,000, c'est le plus grand

pays du monde. Il est presque aussi grand que toute l'Europe. Découvert en 1499 par Pizon, le commandant d'une flotte Portugaise, qui fut jeté hors de sa course par des vents contraires en allant aux Indes par le Cap de Bonne Espérance, il resta colonie portugaise jusqu'au commencement du siècle actuel.

En 1808, la famille royale du Portugal s'enfuit au Brésil en conséquence des complications européennes, et retourna au Portugal en 1820. En 1821, un congrès national proclama l'indépendance du pays, et en 1822 Don Pedro, fils aîné du roi Jean VI de Portugal, fut choisi et proclamé empereur.

Le gouvernement du Brésil est une monarchie constitutionnelle, la chambre basse ayant l'initiative de la répartition des impôts, et les ministres y sont, comme chez nous, responsables aux chambres. On évalue la population du Brésil en 1861, à 10,045,000 âmes, dont un cinquième est esclave.

Quelles mesures devrions nous adopter, pour faciliter à leurs produits, l'entrée dans les principaux ports de la Puissance du Canada? et que devons-nous faire, pour encourager le marchand et le manufacturier canadien, à leur porter en échange de leurs produits nos denrées et les articles fabriqués au Canada, c'est ce que nous examinerons plus tard.

J. M. LE MOINE.

Québec, 8 mars 1872.

(A continuer.)

SOUVENIR DU CANADA.

C'était en 1534.

Vers la fin du siècle précédent, la vieille Europe tressaillait à l'annonce d'un événement prodigieux, et d'année en année, comme les enfants écoutent des contes de fées, les rois et les princes, les bons bourgeois dans leur cercle de famille, les artisans dans leur atelier, écoutaient les récits des *Descubrades*, les aventures des navigateurs dans des régions si longtemps inconnues. Quelles merveilleuses aventures ! Les antiques colonnes d'Hercule franchies ; la main de Satan, qui s'étendait sur l'ancienne carte de l'Océan, vaincue, anéantie par le génie de Christophe Colomb ; un nouveau monde, un nouvel hémisphère découvert par l'immortel Génois ; Alvarez de Cabral emporté par une tempête et abordant sur les côtes du Brésil ; Vasco de Gama doublant le cap de Bonne-Espérance ; Numez de Balboa contemplant du haut des montagnes du Darien les vagues de l'Océan Pacifique ; Fernand Cortez conquérant le Mexique.

C'était en 1534.

Tandis que les Portugais et les Espagnols se partageaient les splendides régions dont une bulle du pape leur attribuait la possession exclusive, deux petits bâtiments de soixante tonneaux quittaient le port de Saint-Malo et se dirigeaient vers l'Amérique du Nord. Jacques Cartier, l'habile marin qui les commandait, arriva en vingt jours à Terre-Neuve, traversa le golfe de Saint-Laurent et sur la plage érigea une croix décorée d'une fleur de lis.

Là commence l'histoire de notre colonie du Canada. Il n'y a eu

nulle part une histoire plus pure, plus touchante, et nulle part tant d'actes de courage et de vertu accomplis par un si petit nombre d'hommes dans un si grand pays.

Voltaire crut faire une jolie plaisanterie en disant avec son rire cynique : " En ce temps là on se battait pour quelques arpents de neige au Canada."

Quelques arpents de neige ! Cette magnifique plaine arrosée par l'un des plus beaux fleuves que l'on puisse voir ; ces gigantesques forêts de hêtres, d'érables, de sapins ; ces vallées et ces collines si fructueuses ; ces étonnants plateaux où mugit le tonnerre du Niagara, une des merveilles de la création ; où se déroulent ces lacs pareils à des océans, ces innombrables cours d'eau par lesquels nos aventureux colons, nos *voyageurs*, nos *coureurs* des bois, s'en vont, d'une part, jusqu'à la baie de Hudson ; de l'autre, jusqu'au golfe du Mexique, tout cet immense espace dix fois plus grand que la France.

Quelques arpents de neige ! Oh ! pauvre châtelain de Ferney ! Pauvre vieux railleur !

Mais dans cette région de l'Amérique septentrionale, il n'y a point de mines d'or, ni de mines de diamant. On dit que les Espagnols y arrivant avant Cartier et n'y trouvant aucun indice de métaux précieux, se retirèrent en s'écriant : " Ici rien *Aca nada*." De là, selon quelques étymologistes, le nom de Canada.

Et la France n'a point terrifié, subjugué ces régions par de farouches légions de soldats. Ceux qui l'habitaient n'ont point été torturés par une féroce cupidité. La blanche fleur de lis plantée par Cartier sur le sol canadien n'a point été entachée du sang de l'innocent, et la croix est restée là debout comme un vrai signe de miséricorde.

Ceux qui ont formé peu à peu cette colonie étaient de braves gens. C'étaient des gentilshommes désireux d'occuper utilement leur vie ou de s'illustrer par quelque action d'éclat. C'étaient des négociants, des laboureurs, des ouvriers, des prêtres et des sœurs de charité.

La religion fut l'un des premiers mobiles et l'un des principaux éléments d'action de cette lointaine entreprise. La plupart des émigrants, nobles et bourgeois, artisans et marins, avaient un sincère sentiment religieux. Jacques Cartier commence ainsi le récit d'un de ses voyages : " Le dimanche, jour et fête de la Pentecoste, seizième jour du mois, du commandement du capitaine, et bon vouloir de tous, chacun se confessa, et reçurent tous ensemble notre Créateur en l'église cathédrale de Saint-Malo. Après l'avoir

reçu, fûmes nous présenter au cœur de la dite église devant révérend père en Dieu, M. de Saint-Malo, lequel en son état épiscopal nous donna sa bénédiction.”

De Monts, qui fut nommé par Henri IV gouverneur de l'Acadie, était calviniste ; mais il n'avait autour de lui que des catholiques.

Champlain, l'intelligent, l'actif Champlain qui fonda Québec et dont le nom est resté si populaire dans le Canada, ne cessait de demander en France des missionnaires pour convertir les Indiens.

Les premiers qui se dévouèrent à ce nouvel apostolat étaient des Récollets, doux et patients religieux qui s'appelaient humblement les Frères mineurs. On ne pouvait choisir de meilleurs instituteurs pour enseigner les vertus du christianisme à la pauvre race ignorante au milieu de laquelle nos colons allaient s'établir.

L'un d'eux, le frère Sagard, a raconté leurs voyages, leurs fatigues, leurs prédications. Quel édifiant et touchant récit !

De leur couvent de Paris, les bons religieux vont à pied, sans argent, à la ville où ils doivent s'embarquer, confiant dans la Providence.

Quand ils sont arrivés sur la terre canadienne, il se jettent à genoux pour remercier Dieu de la protection qu'il leur a accordée. A l'aide des matelots dont ils sont devenus les amis pendant leur trajet, ils construisent une chapelle avec des branches d'arbres et y célèbrent la messe.

Puis ils commencent leur œuvre de missionnaires. Pour l'accomplir, ils se résignent à toute sorte de souffrances et de privations. Ils s'associent à l'Indien, vivent de sa vie, voyagent avec lui sur les lacs et les rivières dans son canot d'écorce, pénètrent avec lui dans les forêts sauvages où il poursuit sa proie et reposent avec lui dans son wigwam enfumé. Voyager au milieu des forêts profondes dans son hérissé de ronces ou de pierres aiguës, par les mauvais temps, ce n'est rien. Coucher sur la terre nue, avec une bûche pour oreiller, ce n'est rien encore. “ Ce qui nous était le plus difficile, dit le frère Sagard, c'était de surmonter le dégoût produit par la nourriture qui nous était offerte, ”

Cette nourriture se compose ordinairement de maïs. L'Indien en a fait une espèce de bouillie qu'il appelle la *Sagamité* et qui est préparée par les mains les plus sales, dans les vases les plus répugnants. S'il y a dans le wigwam un morceau de viande ou de poisson, il est dépecé avec les doigts et jeté dans une chaudière qui n'a jamais été nettoyée. Mais le pire, c'est le pain, et pour un Européen, ce n'est pas chose facile de toucher à un tel aliment quand il l'a vu triturer. Des femmes, des enfants prennent des grains de maïs entre leurs dents, les mâchent, puis les versent dans

des écuelles. De ces grains ainsi broyés, on forme une pâte que l'on fait cuire sous la cendre. Dans les banquets des wigwams du nord, c'est le mets favori des gourmets.

Peu à peu, cependant, les religieux parviennent à vaincre leur répulsion pour ce régime culinaire. Peu à peu, aussi, ils apprennent la langue de l'Indien, ils s'entretiennent alors fraternellement avec lui, ils l'attendrissent par leur mansuétude, et comme ils se montrent sans cesse si bons envers lui, ils lui persuadent aisément que le Dieu dont ils lui enseignent la loi est le vrai Dieu de bonté.

Telle a été l'action bienfaisante de la France dans ses possessions d'Amérique. Au sud, les Espagnols suppliciaient, massacraient la pauvre race indienne. Au nord, les Anglais la refoulaient de zone en zone jusque dans les froids et arides déserts. Nos missionnaires l'adouccissaient et l'humanisaient.

Au Mexique et au Pérou, on fouillait les entrailles de la terre pour en arracher des pépites d'or ou d'argent. A New York, on construisait des navires. A Montréal et à Québec, on fondait des chapelles, des couvents, des hôpitaux.

Autour de ces vénérables édifices s'élevait le comptoir du marchand, la cabane du laboureur, la maison du général et la forteresse, tout ce qui constituait la colonie.

Par cette colonie, nous avons conquis la péninsule acadienne (aujourd'hui la Nouvelle-Ecosse) et la Louisiane.

En 1537, Hernandez de Soto, gouverneur de Cuba, un des compagnons d'armes de Pizarre, entreprit de chercher la fameuse fontaine de Jouvence qui devait se trouver dans la Floride. Il mourut dans son expédition; mais, chemin faisant, il avait découvert le Meschacébé (autrement dit le Mississipi), le plus grand fleuve du monde: 1400 lieues de longueur.

Maintenant une pareille découverte serait immédiatement annoncée par tous les fils électriques à toutes les contrées civilisées, et aussitôt enregistrée, discutée, commentée par des milliers de journaux. A cette époque, on n'avait pas de tels moyens de propagation; on n'écrivait pas tant. On faisait tout simplement de grandes choses, bientôt effacées par d'autres grandes choses.

Plus d'un siècle s'écoule. L'expédition de l'ambitieux Soto est oubliée. Mais les Indiens du Canada parlent d'un fleuve suprême qui ne coule ni à l'est, ni au nord, et qui, selon les hypothèses des géographes, doit aboutir à l'océan Pacifique ou au golfe du Mexique.

Deux hommes courageux prennent la résolution de vérifier ce

fait : un négociant de Québec, M. Joliet, et un récollet, le P. Marquette

Le 13 mai 1673, ils s'embarquent avec cinq bateliers, emportant pour toute provision du maïs et de la viande boucanée. Le long de leur route, ils rencontrent diverses tribus qui, au lieu de leur donner d'utiles renseignements, cherchent à les détourner de leur projet, leur disant que la grande rivière est très-dangereuse, pleine de monstres effroyables qui engloutissent les hommes et les embarcations. Le P. Marquette, en remerciant les indigènes de leurs avis, déclare qu'il ne craint point les démons des fleuves, et que, du reste, il exposera volontiers sa vie dans l'espoir de faire entendre à quelque âme la parole de Dieu.

Et il continue son trajet par le lac Huron, par le lac Michigan, par la rivière des Outogamis et le Missouri.

Le 17 juin, il entre dans le Mississipi et descend ce splendide fleuve jusqu'à sa jonction avec l'Arkansas. Là, les hardis voyageurs ne trouvèrent plus de villages ; leurs provisions étaient à peu près épuisées. Ils furent forcés de retourner en arrière. Mais ils en avaient assez vu pour pouvoir constater la grandeur du Mississipi et son cours vers la mer. A leur entrée à Québec, les cloches sonnèrent, et les habitants de la ville, évêque en tête, allèrent à l'église chanter le *Te Deum*.

Huit ans après, un autre plébéien, animé d'une noble ardeur, Robert Lasalle, obtint de Louis XIV, par la protection de M. de Frontenac, gouverneur du Canada, une vaste étendue de terres sur les bords de l'Ontario et des privilèges particuliers pour les découvertes qu'il pourrait faire dans les grandes régions de l'Amérique. La royale patente lui enjoit seulement de reconstruire un de nos forts délabrés. Il part avec une trentaine d'hommes, qui s'associent avec confiance à sa fortune. Il reconstruit le fort à l'endroit où s'élève aujourd'hui la citadelle anglaise de Kingston, puis il s'embarque pour de lointains parages.

Il parcourt les lacs du nord, élève des fortifications sur plusieurs points. Tantôt reçu avec amitié par les Iudiens, tantôt menacé d'une ligue hostile, il surmonte par son courage ou écarte par sa prudence tous les dangers.

A la fonte des neiges, il entre dans le fleuve où les Indiens se jettent avec une religieuse superstition, en s'écriant : " Meschacébé ! Meschacébé ! " Il le descend à travers des tribus qui voulaient s'opposer à son passage. Le 7 avril 1681, il touchait au golfe du Mexique. De Québec jusque là, il avait parcouru un espace de 1000 lieues, et il prend possession de ce pays en lui donnant le nom de Louisianne.

Lasalle alla lui-même porter en France la nouvelle de sa conquête, et fut reçu à la cour de Versailles avec la distinction qu'il méritait. Le fils du peuple reçut les compliments du grand roi. Il demandait à retourner sur les rives du Mississipi. On lui donna quatre bâtiments, sur lesquels s'embarquèrent douze gentils-hommes, douze familles de cultivateurs, cinquante soldats, des ouvriers, en tout deux cent cinquante personnes.

Là s'arrêta le dernier rayon de bonheur du noble Lasalle. A partir de cette époque, sa vie n'est plus qu'une suite de revers, terminée par un affreux drame. Abandonné sur les côtes du Texas par le commandant de la flottille, privé de sa dernière ressource par un naufrage, il essaya de se rendre par terre au Canada, dans l'espoir d'y trouver quelque secours. En route, il fut assassiné avec son neveu par deux de ses compagnons.

La Louisiane, découverte par le Canadian Lasalle, fut colonisée par Iberville, encore un Canadien. Son père et cinq de ses frères étaient morts sur la terre d'Amérique en combattant pour le drapeau de la France. Il lui restait cinq autres frères qui furent ses auxiliaires. Avec eux, il conduisit deux cents colons à l'extrémité du Mississipi. C'était tout ce que la France lui donnait pour prendre possession des rives d'un fleuve plus grand que la Seine, le Rhin et le Danube réunis. Il explora le sol où s'élève aujourd'hui la Nouvelle-Orléans, donna à un des lacs de cette plaine le nom de Maurepas, à un autre celui de Ponchartrain, construisit une citadelle dans la baie de Bilexi, et y fixa le siège de sa colonie.

De retour d'un voyage en France, où il avait été demander des renforts, il fut pris de la fièvre et mourut. Deux de ses frères continuèrent son œuvre.

Quelle était petite pourtant cette colonie du Canada, qui étendait si loin son énergique action ! Des ministres, des princes, des souverains l'avaient, il est vrai, patronée, à commencer par François I^{er} qui ordonna l'expédition de Jacques Cartier. A diverses reprises, on s'était occupé d'elle dans les conseils du roi. On écoutait ses demandes, on manifestait l'intention de l'assister dans ses difficultés, de lui donner plus de développement, puis on l'oubliait.

Elle restait ainsi souvent privée d'un renfort nécessaire, parfois même dépourvue de munitions, protégée par quelques petits bastions et entourée d'ennemis : les Indiens et les Anglais ; les Indiens, qui d'abord nous avaient fait un très bon accueil, qui ensuite apprirent à se servir de nos propres armes pour les tourner contre nous ; les Anglais, nos voisins sur le sol d'Amérique comme sur le continent européen, nos rivaux, nos perpétuels antagonistes.

En 1536, des marins de cette jalouse nation qui venaient de faire

une malheureuse expédition dans les régions déjà explorées par Cartier, s'en retournaient piteusement en Angleterre, lorsqu'ils aperçurent un navire français très-bien approvisionné. Ils s'en emparèrent par la ruse et le dévalisèrent.

Telle fut notre première rencontre avec les Anglais dans les parages de l'Amérique du Nord. Dès cette époque, nous les retrouvons là, armés à toute instant contre nous, et soulevant contre nous les Iroquois et d'autres peuplades indiennes, voire mêmes les Hurons que nous nous plaisions à regarder comme nos alliés. Aussitôt qu'une guerre éclate entre la France et l'Angleterre, cette guerre se reproduit de l'autre côté de l'Atlantique et souvent même se continue longtemps après que la paix a été signée entre les deux gouvernements.

Nos colons combattent avec un courage héroïque, et la prolongation de la lutte, au lieu d'affaiblir leur résolution, enflamme leur ardeur.

On peut dire sans exagération que l'histoire de nos dernières batailles dans le Canada est une des pages les plus glorieuses de nos annales militaires, et que jamais peut-être, on ne vit une si faible population se défendre avec tant d'opiniâtreté, pendant plusieurs années, contre des armées considérables et remporté tant de succès.

A la bataille de Monongahela, deux cents trente-cinq Canadiens, sous les ordres de M. de Beaujeu, mettent en déroute un corps de troupes six fois plus nombreux commandé par le général Braddock. Huit cents Anglais restent sur le champ de bataille. Le général y périt avec soixante-trois officiers.

Au mois d'août 1756, M. de Montcalm faisait capituler le fort Osway défendu par dix-huit pièces de canon, quinze mortiers et dix-huit cents soldats.

L'année suivante, Montcalm forçait encore à capituler la citadelle de M. Henry, avec ses deux mille quatre cents hommes de garnison.

Le 8 juillet 1758, le général Abercromby attaquait, avec une armée de seize mille hommes, le fort de Carillon, où Montcalm s'était retranché avec trois mille soldats. Toute la puissance d'Abercromby échoua devant quelques faibles remparts, qui furent plusieurs fois enflammés par son artillerie. Après une bataille de six heures, il se retira, laissant sur le terrain cent vingt six officiers tués ou blessés et deux mille soldats.

Mais les pertes de nos adversaires étaient promptement réparées. Ils reparaissent même en plus grand nombre après une défaite, tandis que notre pauvre colonie ne recevait aucun renfort et par-

fois souffrait la disette. En 1757, cette disette du pays était telle, que les habitants des villes furent mis à la ration de quatre onces de pain par jour. L'année suivante, cette ration fut diminuée de moitié.

Ainsi attaquée sans relâche par des ennemis qui en un de leurs corps d'armée comptaient plus de soldats qu'il n'y en avait dans tout le Canada, affaiblie par ses privations, décimée par ses propres victoires, notre noble et vaillante colonie devait succomber et elle succomba.

D'abord, les Anglais s'emparèrent de l'Acadie. Ils l'avaient déjà envahie à diverses reprises et avaient été forcés de l'abandonner. Cette fois, ils voulaient y rester et en écarter tout ce qui pouvait inquiéter leur domination.

Il y avait là environ dix-huit mille Français, patients et travailleurs, industriels ouvriers qui ne demandaient qu'à conserver leurs religieuses coutumes, et à continuer en paix leur honnête labeur.

Longfellow, le délicieux écrivain, les a glorifiés dans son *Évangeline*, un des plus charmants poèmes des temps modernes, et l'on ne peut lire sans une émotion de cœur cette description qu'il a faite d'un de leurs villages :

“ Dans le pays d'Acadie, sur les bords du bassin de Miras, au milieu d'une vallée féconde, s'élève le calme, solitaire village de Grandpré. A l'est, s'étendent les vastes prairies qui lui ont donné son nom, et les pâturages remplis de troupeaux ; à l'ouest et au sud, les champs de lin et de céréales, les arbres fruitiers, toute une grande plaine sans barrières ; au nord, les vieilles forêts et les montagnes sur lesquelles les brumes de la mer, les nuages de l'Atlantique flottent et tournoient sans descendre dans l'heureuse vallée.

“ Les maisons du village sont bâties solidement en bois de chêne et de noyer, comme les maisons des paysans de Normandie au temps des Henri ; le toit couvert en chaume, les fenêtres taillées selon une ancienne forme ; les pignons se projetant sur toute la largeur de l'édifice, ombrageant et protégeant la porte d'entrée.

“ Là, dans les paisibles soirées d'été, quand les derniers rayons du soleil éclairaient la rue du village et doraienent le faite des cheminées, les matrones et les jeunes filles, avec leur bonnet blanc et leurs robes bariolées de diverses couleurs, s'essayaient sur le seuil de leur demeure avec leur quenouille, et le bruit de leurs rouets et le son des navettes des tisserands se mêlaient à l'harmonie des chants juvéniles. En ce moment, le prêtre de la paroisse

descendait solennellement le long du village. Les enfants s'arrêtaient dans leur jeux pour baiser la main vénérée qui les bénissait. Les femmes se levaient à son approche et le saluaient avec une respectueuse affection. Les laboureurs revenaient des champs et le soleil disparaissait graduellement à l'horizon, et les lueurs du crépuscule succédaient à sa brillante clarté. Alors la cloche de l'église tintait l'*Angelus*. Sur les toits du mauoir s'élevaient des colonnes de fumée bleuâtre, comme les nuages d'encens d'une centaine d'innocents et paisibles foyers. Là, vivaient dans une douce concorde, dans l'amour de Dieu et l'amour de leur prochain, les simples Acadiens, libres de toute crainte, des terreurs de la tyrannie, de l'envie et des vices de la république. Point de serrures à leurs portes. Point de barreaux à leurs fenêtres. Jour et nuit leurs habitations restent ouvertes comme leur cœur, et le plus riche d'entre eux est pauvre et le pauvre est dans l'abondance. "

Tout en se soumettant au pouvoir des Anglais, les bons Acadiens ne pouvaient dissimuler l'attachement qu'ils conservaient à la France.

Trois hommes se réunirent pour extirper cette fidélité qui les inquiétait.

Ces trois hommes, dont il faut clouer le nom au pilori de l'histoire, c'était l'amiral Borcayen, l'amiral Mostyn et le gouverneur Lawrence.

Leur détermination étant prise et leurs préparatifs mystérieusement faits, les Acadiens de chaque dictrict furent sommés de se rendre sur la plage, à certain jour, pour régler une affaire importante. Tous obéirent à cet ordre, ne se doutant guère du sort qui les attendait. Lorsqu'ils furent réunis, ils apprirent que leurs terres étaient confisquées et qu'ils devaient quitter immédiatement, et à jamais, leur pays natal. Pour qu'ils n'eussent même plus la pensée d'y revenir, leurs maisons furent incendiées.

Toute tentative de résistance était inutile. Ils étaient sans armes et entourés d'une légion farouche qui exécutait sans miséricorde son mandat. Un certain nombre d'entre eux parvint à s'échapper et à se réfugier, dans les forêts. Les autres, hommes et femmes, vieillards et enfants, furent entassés pêle-mêle sur des navires, transportés à une longue distance de leur chère Acadie, jetés de ci, de là, sur les côtes de la Virginie, de la Caroline, de la Pensylvanie, et abandonnés sans ressources. Il y en eut qui, errant à l'aventure ne sachant où aller et où trouver un refuge, périrent misérablement. Il y en eut qui, dans leur détresse, étant entrés à Phila-

delphie, s'enfuirent avec horreur, en apprenant que les habitants de cette puritaine cité, qui se vantait de sa philanthropie, se proposaient de les vendre comme esclaves.

Plusieurs milliers de ces malheureux se réunirent, et à l'aide des Indiens qui les guidaient charitablement se dirigèrent vers la Louisiane. Ils savaient qu'il y avait là une colonie française. Ils voulaient la rejoindre. Dans leur amour pour la France, ils allaient à la recherche de la terre lointaine habitée par des Français.

Là enfin, ils trouvèrent un asile, une consolation, des mains ouvertes, des cœurs de frères. Le gouverneur de la Louisiane leur assigna, sur les rives du Mississipi, un vaste terrain où ils creusèrent de nouveaux sillons, où ils se firent un nouveau foyer. En mémoire de leur pays aimé, ils donnèrent à ce domaine le nom de côte d'Acadie.

Là, elle a vécu, là, elle s'est développée cette pauvre petite colonie de proscrits. Quand je visitai le séjour où elle s'est établie, je me plaisais à entendre parler d'elle. On me disait que de génération en génération, elle avait conservé toutes ses saines coutumes d'ordre, de travail, toutes ses religieuses traditions.

Qu'est-elle devenue dans l'effroyable guerre de la confédération américaine ? Les Yankees sont entrés comme les soldats de Brennus dans la capitale de la Louisiane, le fer à la main, la rage dans le sang. Malheur aux vaincus !

Au dix-huitième siècle, les fidèles paysans de la péninsule septentrionale étaient écrasés par une horrible sentence. Au dix-neuvième, leurs descendants n'ont-ils pas subi une pareille infortune, une sentence de Butler ?

Après leur exécution dans l'Acadie, les Anglais enhardis par l'accroissement de leurs troupes, par l'affaiblissement des nôtres, entreprirent de s'emparer de Québec, et faillirent échouer dans leur tentative. Wolf, leur jeune et courageux général, refoulé dans ses retranchements, battu à Montmorency, éprouva un tel chagrin de la défaite, qu'il en fut malade. Ses officiers lui suggérèrent l'idée d'un autre plan d'attaque qui raviva son espoir.

Dans la nuit du 13 septembre 1759, il gravit la falaise du Saint-Laurent et rangea ses régiments dans la plaine d'Abraham. A la nouvelle de ce mouvement inattendu, Montcalm accourut avec sa généreuse ardeur, engagea le combat, sans vouloir attendre que toutes ses forces fussent réunies.

Dernier suprême combat après une lutte séculaire, au milieu des

forêts gigantesques, sur un des plateaux de l'immense région américaine, au-dessus des ondes superbes du St. Laurent, dans la silencieuse et solennelle grandeur du nouveau monde. les étendards des deux plus puissants royaumes de l'ancien continent, les fusils et les canons de l'Europe, adjoints aux tomahawks et aux flèches de la race indienne ; des artisans et des bourgeois transformés tout à coup en soldats, des cœurs candides animés soudain d'un ardent désir de gloire ; des Achille et des Hector marchant fièrement l'un contre l'autre, fidèles champions de la patrie. Admirable spectacle ! Sublime épopée ! Quel Homère la racontera ?

Les deux généraux tombèrent sur le champ de bataille. Mais Wolf, avant d'expirer, connaissait son triomphe, et Montcalm, le noble, le chevaleresque, l'héroïque Montcalm, apprenait sur son lit de mort la reddition de Québec.

En 1763, le traité de Paris livrait définitivement le Canada aux Anglais, et en même temps nous abandonnions la Louisiane à l'Espagne.

Ainsi, d'un trait de plume, les ministres de Louis XV retranchaient des domaines de la France la plus magnifique conquête de la France. Ainsi, il ne nous restait plus rien de ces possessions transatlantiques, plus vastes que le plus vaste royaume de l'Europe, de ces milliers de lieues de terrain découverts par nos marins explorés par nos voyageurs, défendus si longtemps par nos soldats, ennoblis par tant d'actes de courage et de dévouement, glorifiés par des Lévi, des Lasalle, des Iberville, des Montcalm, sanctifiés par nos institutions de charité, par nos prêtres et nos religieux, par des trésors de vertus, et arrosés du sang de nos martyrs.

Jusqu'au dernier moment, quelques navires auraient suffi pour sauver le Canada de l'invasion des Anglais. Montcalm, Vaudreuil sollicitaient instamment des secours. Bougainville, l'illustre marin qui remplissait alors à Québec les fonctions de colonel, vint lui-même en France pour représenter aux ministres le péril imminent de notre colonie. Ses efforts furent inutiles. La cour de Versailles ne comprenait point l'importance de cet empire d'Amérique. Il ne nous rapportait rien, et il demandait encore des hommes et des approvisionnements. On aimait mieux l'abandonner. Triste page de notre histoire ! Amère réminiscence !

En 1800, par le traité de Saint-Ildefonse, la Louisiane nous fut rendue, et Napoléon la vendit pour soixante-quinze millions aux Etats-Unis. " Par cette adjonction, dit-il, les Etats-Unis s'affermis- sent et constituent une puissance maritime qui tôt ou tard abaissera l'orgueil de l'Angleterre. "

C'était aussi l'idée du duc de Choiseul que la conquête en Canada

serait fatale à l'Angleterre. " Ses colonies américaines, disait-il, sont lassées de son pouvoir. Elles ne lui restent soumises que parce qu'elles en ont besoin pour continuer leur guerre contre le Canada. Quand cette guerre sera finie, elles se soulèveront contre leur souverain. "

Le fait est que dix ans après le traité de Paris, la révolte éclatait à Boston.

Mais que les Anglais, après quelque injuste combinaison, ou quelque guerre cruelle, soient déçus dans leurs ambitieuses espérances, c'est pour leurs adversaires une pauvre consolation.

En ce qui tient au Canada, nous leur en devons une meilleure. Ils ont fait du bien à notre pays qui nous est attaché par tant de liens. Ils ont respecté son caractère national, ses anciennes institutions, ses mœurs, sa religion. En même temps, ils lui ont donné une puissante impulsion.

Quelle différence entre la colonie que nous avons abandonnée au siècle dernier, et celle qui fleurit aujourd'hui dans cette province qu'on appelle le Bas-Canada, qui s'étend du lac Ontario à l'embouchure du Saint-Laurent, de la baie d'Hudson au Nouveau-Brunswick. En 1763, en dehors de la population indienne, on ne comptait là que 65,000 habitants ; aujourd'hui, il y en a plus de 600,000. En 1763, on ne voyait sur ce vaste espace que quelques champs cultivés, quelques groupes de maisons, quelques navires. Aujourd'hui tout est là, tout ce qui annonce le mouvement intellectuel : écoles et musées, bibliothèques publiques et académies ; tout ce qui est le résultat d'un grand travail agricole et industriel féconde culture, active exploitation de mines et de forêts, chemins de fer, bateaux à vapeur, chantiers maritimes, villes superbes.

Nos pauvres soldats qui jadis n'avaient là que de chétives palissades en bois, comme ils seraient étonnés, s'ils voyaient aujourd'hui les remparts et les maisons de Québec ! Nos saintes sœurs qui s'estimaient heureuses quand elles parvenaient à construire une cabane pour y recueillir les malades, nos prêtres qui disaient la messe sous une tente et suspendaient la cloche de leur chapelle à un arbre, quelle serait leur joie à l'aspect des institutions de bienfaisance et des belles églises édifiées sur un sol si longtemps dénudé !

Il faut l'avouer, quoi qu'il nous en coûte : très-probablement, le Canada ne serait point devenu si prospère, s'il était resté en notre possession. Nous n'avons pas le génie colonisateur. Notre histoire le prouve, et ce qui se passe depuis trente-cinq ans en Algérie semble encore confirmer ce fait.

Telle est pourtant la force des liens de la France, qu'on s'en détache difficilement. L'île Maurice ne peut oublier le temps où elle s'appelait l'île-de-France, et le Canada abandonné par notre gouvernement, il y a un siècle, et dès cette époque, très-dignement régi par l'Angleterre, est resté français, essentiellement français, par les souvenirs de cœur, par la langue, par les habitudes, par le caractère.

J'ai eu le bonheur de visiter ce pays, et souvent j'y songe. Je venais de séjourner quelque temps aux Etats-Unis. Là, n'en déplaise aux apôtres de la démocratie, je n'éprouvais que de pénibles impressions. Il me tardait de quitter ce modèle des républiques. Dès mon arrivée au Canada, je me sentais au contraire le cœur dilaté et réjoui par tout ce que je voyais, et tout ce que j'entendais autour de moi. Je me rappelle mes jours d'étude à Montréal, à Québec, et mes poétiques excursions dans la vallée de Saint-Laurent. Je me rappelle le château du gentilhomme, le cabinet du professeur, le presbytère du curé du village, le foyer du paysan. Avec quelle bonté partout j'étais reçu. On ne s'informait point de mon état, ni de ma fortune. Pour ces fidèles descendants de nos anciens colons, il suffisait que je fusse Français. Au nom de la patrie lointaine, on me tendait la main, on m'accueillait comme un ami.

Si le Canada se souvient ainsi de la terre de ses aïeux, la France aussi se souvient de lui. Nous nous intéressons tout particulièrement à ses progrès, à son bien-être. Nous recherchons avec une averse curiosité tout ce qui a rapport à son histoire, et cette noble, touchante histoire, si nous ne la connaissons point pleinement, ce n'est point faute de documents.

En dehors des Etats-Unis, cette inépuissable officine de tant d'écrits de toute sorte, il n'est pas une région d'Amérique sur laquelle dans l'espace de trois siècles, on ait tant publié de livres que sur le Canada. D'abord les naïves relations de notre vaillant Jacques Cartier, puis les pieux récits de nos missionnaires, et ceux de nos pionniers; l'histoire de Lescarbot, et celle de Charlevoix, puis les recherches ethnographiques de Schoolcraft, les mémoires de la Société de Québec, et l'œuvre classique de M. Garneau; ensuite les études des Anglais: Hériot, Mac-Gregor, Buckingham, Murray, Warburton, mistress Jamieson, et les narrations des fantaisistes: *The shoe and canoe*, et les larges volumes illustrés par Bartlett. Je ne parle pas des dissertations politiques, ni des publications officielles.

Mais la plupart de nos anciens ouvrages sur le Canada ne se

trouvent plus guère dans les librairies, et il en est qui sont totalement épuisés.

Un habile et patient éditeur, M. Ed. Tross, bien connu des bibliophiles, a eu l'heureuse idée de reproduire quelques uns de ces livres choisis parmi les plus rares et les plus curieux : la relation du premier et du second voyage de Cartier dont il n'existe plus en Europe qu'un seul exemplaire ; le *Grand voyage du pays des Hurons* par le frère Gabriel, Sagard, Théodat ; l'*Histoire du Canada* par ce même récollet qui était un homme très-lettré et très-instruit ; l'*Histoire de la Nouvelle-France* par Marc-Lescarbot.

M. Ed. Tross n'a point voulu faire de cette publication une opération ordinaire de librairie, mais une œuvre d'art typographique et une œuvre vraiment littéraire.

Tous ces volumes, dont le texte a été soigneusement copié et collationné sur les manuscrits et dans les éditions originales devenues rarissimes, ont été imprimés sur un large, fort papier, selon l'ancien mode d'impression, avec leur ancienne orthographe, et leurs lettres ornées, et leurs fleurons. Ils nous offrent ainsi une image fidèle, quoique rajeunie, des volumes qui faisaient la joie de nos pères et que le temps a détruits. De plus, on y trouve des cartes et des notes explicatives.

A l'*Histoire du Canada*, M. Émile Chevalier a joint une notice très-détaillée sur le frère Sagard, sur les Récollets et sur leur mission dans notre colonie d'Amérique. M. Michelant a complété, par de curieux documents, la relation du premier voyage de Cartier, et, en tête de la seconde relation de notre illustre marin, M. Davzac a mis une introduction historique et géographique qui est un modèle de sagacité et d'érudition.

Quel bonheur de voir ces bons vieux livres si bien édités, et si bien annotés.

XAVIER MARMIER.

LOUIS JOLIET.

(Suite et fin.)

Le lendemain, après une nuit tranquille, sur les huit heures, nos Français entendirent les mêmes cris : Ahé ! ahé ! C'étaient les deux Esquimaux de la veille qui les invitaient à la traite. Mais comme ils voulaient toujours ne pas venir à bord, Joliet descendit dans le bateau avec quatre hommes. S'approchant des nôtres en étendant et en agitant des peaux de loutres comme ils eussent fait de pavillons, les deux Esquimaux ne cessaient de crier : Ahé ! ahé ! tho, tchourakou ! redoublant fréquemment : Thou, tchourakou, c'est-à-dire : Point de trahison ! bas les armes ! ils avaient à terre au loin leurs arcs, des flèches et un fusil. Ils faisaient signe à Joliet d'agir de même. Lorsque le bateau de celui-ci fut arrivé près des roches, il aborda et alla seul au devant d'eux ; mais ils se retirèrent aussitôt en arrière, tout étonnés et inquiets ils lui firent signe avec la main de retourner au bateau, et lorsqu'il y fut, ils lui dirent avec gaieté, la satisfaction peinte sur le visage : Catchia ! Voilà qui est bien. Alors ils joignirent les Français. Mais un d'eux gardait toujours les arcs et les flèches, pendant que l'autre traitait. Ils ne venaient que l'un après l'autre, disant toujours tchourakou. Joliet écrivit plusieurs mots de leur langue, qu'ils lui donnèrent avec des témoignages de joie. Ces Esquimaux furent les deux seuls qu'il aperçut. En les quittant, ils lui firent entendre qu'ils allaient dans leur chaloupe rejoindre leurs gens, partis depuis peu de temps de ce havre. Nos Français, en effet, y comptèrent onze

grandes cabanes du printemps, et reconnurent là, comme à la baie Saint-Louis, que ceux qui y avaient séjourné y avaient fait des canots et racommodé des biscariennes.

Le 17 juillet, ils doublèrent le cap qui sépare le havre de Saint-François de la baie appelée de ce nom par eux, et y entrèrent.

Le 18, ils traversèrent la baie Saint-Michel et y trouvèrent un bon mouillage, où ils furent retenus par le vent de N. O. et par la pluie. Joliet profita de cette nécessité pour envoyer un canot reconnaître les petites anses. Celui qui le menait remarqua qu'il y avait quantité de bois sur les montagnes et dans les vallées l'apparence d'une rivière.

Le 21, laissant une baie à gauche dans le nord-ouest et les îles que l'on nomma îles Saint-Thomas, le *Saint François* entra dans un canal.

Joliet descendit à terre et monta avec deux de ses gens sur une montagne, dans une île d'où l'on découvrirait fort loin de tous les côtés. Il ne vit aucun Esquimau, seulement sur sa route il rencontra une vieille cabane. Le manque de bois et de tourbe ne permit de faire ni feu ni fumée pour avertir les naturels, s'il y en avait. On espéra qu'on aurait plus de bonheur avec eux le lendemain : cet espoir se réalisa. Le vent continuait sud-sud-ouest ; on partit et comme le *Saint-François* allait sortir des îles situées dans le nord-nord-est, ce qui présentait bien trois lieues à faire, l'équipage découvrit dans le nord-nord-ouest une grande baie, dont le fond ne paraissait point. On jugea aussitôt que ce pouvait être la grande rivière que l'on cherchait, sur laquelle les Esquimaux devaient se trouver, sinon que l'on y rencontrerait du moins un passage dans les îles pour abrégier la route.

Après avoir bien considéré tout en bas et du haut des mâts, Joliet résolut d'entrer dans cette rivière. Nos Français avaient fait environ une lieue, lorsque, passant le long d'une île pleine de godlands, ils entendirent plusieurs voix : c'étaient celles d'Esquimaux qui parurent presque au même instant. Ils montaient deux biscariennes qu'ils s'empressèrent de mener dans une île, puis, comme ceux qu'on avait vus les jours précédents, ils se mirent à crier : Ahé-ahé, en montrant des loups marins. Plus courageux que les autres, ils vinrent à bord du vaisseau au nombre de six, chacun dans un canot, où, dit Joliet, ils ne pouvaient ranger qu'un. Après avoir changé quelques loups marins, ils firent signe à nos Français de gagner la baie et qu'ils allaient les y suivre avec leurs biscariennes pour leur montrer leur village, où l'on traiterait davantage. Joliet le souhaitait, car, disait-il, tout roule sur ce mot de traite, et cependant cette traite n'est pas grand'chose jusqu'ici

Il les crut donc, et peu de temps après il vit leurs biscaïennes arriver à la voile derrière le *Saint-François*, qui cargua les siennes pour les attendre. Deux canots s'avancèrent alors pour montrer le passage par lequel il fallait entrer, et s'en retournèrent ensuite à bord. Joliet les laissa prendre le devant et les suivit avec plaisir dans le canal faisant nord-nord-ouest quatre lieues jusque aux cabanes du village.

Joliet estimait être par 53° 44' de latitude. Le *Saint-François* mouilla sur les deux heures après-midi devant les villages, où lorsque tous furent assemblés, nos Français comptèrent neuf cabanes, trois biscaïennes et un *charouet* (*sic*) ? Tout était en bon ordre. Neuf canots vinrent trouver Joliet et son monde, faisant les signaux et les harangues ordinaires, puis après avoir traité, ils s'en retournèrent avec beaucoup de joie.

Ils firent alors de la fumée sur une montagne de leur île, pour avertir deux canots qui étaient dans la baie. Dans l'un était leur chef, nommé Quignac, qui voulut venir droit au navire ; ils l'appelèrent et ensuite ces dix canots vinrent avec lui, tous rangés de front, les hommes toujours haranguant et disant sans cesse le tharacou, "paix partout, bas les armes, point de trahison, bons capitaines de tous côtés."

L'abord, les embrassades, les cérémonies de joie se firent dans le bateau contre le navire, après quoi ils s'en retournèrent donnant à entendre qu'ils reviendraient le lendemain. Les biscaïennes de ces Esquimaux et tous ceux qu'ils échangèrent contre ce que nos Français avaient à leur offrir fit juger à ceux-ci qu'ils avaient surpris des pêcheurs ou fait la traite avec eux : c'étaient une chemise neuve et blanche, un mouchoir de toile peinte et un sac où étaient quelques feuilles d'un livre espagnol, en marge desquelles on lisait quelques passages des actes des apôtres. Ils avaient aussi des restes de ceintures et des poches de toile.

Le lendemain matin, ils revinrent, le tout se passa comme le jour précédent. Les gens lui semblèrent toujours de bonne humeur, affables, aimant à rire ; parfois ils faisaient aux Français signe d'aller à leurs cabanes. Joliet écrivit quelques mots de leur langue qui lui parut aisée à apprendre.

Le soir ils revinrent encore. Mais quelque chose qu'ils aperçurent du bord du navire et qu'ils apprécièrent mal les alarma, et n'osant demeurer, ils prirent le prétexte d'aller chercher quelque chose à terre. Ils firent la garde tout la nuit, mais lorsque le jour parut, une grande fumée s'éleva, et soit qu'ils eussent reconnu l'esprit pacifique des nôtres, soit par une autre raison, ils poussèrent des exclamations de joie, et adressèrent aux Français des

paroles de paix, les invitant à venir auprès d'eux. Ils firent chanter leurs femmes, dont Joliet trouva les voix fort douces et très-agréables. Néanmoins, après avoir considéré leurs danses et écouté leurs chants pendant quelque temps, il prit garde que ce n'était pas pour cela que le *Saint-François* s'en allait à la découverte, et il cria à son tour aux Esquimaux de venir sans rien craindre ; il nomma toutes les marchandises en leur langue. Ceux-ci l'écoutèrent attentivement et s'embarquèrent dans onze canots ; ils approchèrent, firent leurs échanges. Il y eut comme un pacte d'alliance et de paix, grâce à un petit présent que le chef accepta en témoignant sa joie.

Dans cette entrevue, nos Français ne voulurent pas demeurer en arrière avec les Esquimaux sur le point de la mélodie. Quelques profanes, peut-être, s'ils les eussent connus, eussent pu, pour leur donner une idée de notre manière de chanter, leur faire entendre quelques chants de sentiment, tels que la chanson avec laquelle Alceste¹ donne une leçon au poète Oronte, ou les regrets de Nicolas Boileau sur l'infidélité de Sylvie,² mis en musique par Michel Lambert en 1671. Mais le père Recollet, prenant les choses de plus haut, ne s'amusa pas à ces frivolités. Il leur entonna le *Sub tuum præsidium* et le *Domine fac salvum* sans doute aussi bien que Recollet ne put jamais l'entonner, car, dit Joliet, ils poursuivirent leur route, poussant des cris de remerciement et de joie. C'était, du reste, digne des religieux de célébrer ainsi l'apparition du christianisme et de la puissance du roi de France sur ces terres.

Ceci se passait sur les huit heures du matin, et après le diner, c'est-à-dire vers onze heures ou midi. Le R. P. Recollet, un fils de Joliet et cinq hommes de l'équipage descendirent tous armés dans le bateau pour aller à terre, et se familiariser plus encore avec les indigènes.

Cette fois là, au lieu de les prier de retourner dans le navire, comme ils avaient fait tout d'abord, le chef Quignac s'en vint au-devant de nos Français dans son canot, leur montra le lieu propre pour aborder le plus près des cabanes, c'était à une portée de fusil. Lorsqu'on atteignit le rivage, le chef manifesta un vrai plaisir de cette visite, vint prendre par la main le père Recollet à la des-

1 *Misanthrope*.

2 Marie Poucher de Bretonville. Ils commencent ainsi, tout le monde les sait :

Voici les lieux charmans où mon âme ravie
Passoit à contempler Sylvie
Ces tranquilles momens si doucement perdus.

cente du bateau et le conduisit au village ; tandis que la jeunesse et les femmes visitaient les autres Français restés dans le bateau avec leurs armes. " Personne ne disait mot, sinon doucement, et d'un visage riant, écrit Joliet, passant la main sur l'estomac et sur les bras : Catchia ! catchia ! voilà qui est bien, disaient-ils. "

Le père Récollet fut mené droit à la cabane du chef ; la femme de celui-ci y entra la première, le père vint après elle, puis ce fut le tour du chef. Quignac fit voir à notre religieux tout son ménage, après quoi ils passèrent dans les autres cabanes, le chef tenant toujours le père par la main, chaque famille faisait présent au visiteur de viande et d'huile de loup marin, qui était alors le meilleur de leurs vivres. Cette course faite, Quignac le ramena au bateau, l'embrassa et s'en retourna, disant : Tcharaco, paix partout, catchi, voilà qui est bien.

Le lendemain, qui était le 25 juillet, Joliet, qui avait vu le succès du père Recollet, voulut savoir s'il aurait le même accueil ; il descendit dans le bateau et suivit le canot avec huit hommes tous armés.

Le capitaine Quignac, l'apercevant, vint seul dans son canot au devant de nos Français. Il les harangua, leur montra le lieu propre au débarquement, sauta le premier à terre, puis il s'en vint recevoir Joliet au bateau. Alors il l'embrassa et le prit par la main droite, pendant qu'un autre vieillard lui tenait la main gauche. Un second chef montrait les mêmes civilités en faisant les mêmes cérémonies à M. de La Ferté. Tout le long du chemin, les jeunes gens que l'on rencontrait faisaient de grandes amitiés aux Français. Ils les embrassaient, les complimentaient, et les gestes aidaient à comprendre, là où la parole était insuffisante.

Lorsque Joliet fut entré dans la cabane de Quignac, celui-ci lui montra sa femme qui était vieille. Elle prit la main à notre Canadien, l'embrassa à la française. Sa fille, qui était mariée, en agit de même. Joliet, voyant le gendre de Quignac lui faire signe que c'était sa femme, et que l'enfant de dix mois environ qu'elle portait était son fils, les embrassa tous trois, n'y trouvant rien de désagréable et pensant, d'après les embrassements de la grand-mère, que c'était une marque d'amitié honnête et de civilité parmi eux.

Quignac et sa famille menèrent ensuite nos Français par la main dans les autres cabanes, où on les reçut partout très-bien, avec les mêmes civilités.

Joliet manifesta alors aux Esquimaux le désir de les entendre

chanter et les pria aussi de vouloir bien danser. Aussitôt seize femmes se mirent en rond et chantèrent, pendant que le second chef dansait au milieu d'elles.

Notre découvreur trouva que leur danse avait quelque chose de celle des sauvages du Canada, mais leur chant, partant de voix plus belles, lui parut plus mélodieux.

Durant toute cette visite il ne cessa d'observer tout ce qu'il voyait, hommes, femmes, choses.

Les hommes, d'après ce qu'il rapporte étaient bien habillés : chacun avait un justaucorps de loup marin, une culotte de peau de chien, de renard ou d'ours, avec une paire de bottes, le tout bien passé, bien fait, bien cousu. Les hommes ne parurent pas à Joliet aussi basanés que nos sauvages ; leurs cheveux noirs, étaient coupés au-dessous des oreilles ; leur barbe était noire, mais presque tous se la faisaient. Le chef Quignac, dit Joliet, n'avait que de grands crocs à l'Espagnole.

En ce qui touchait leurs manières, il reconnut en eux une grande propension à rire, et un esprit comme des façons d'agir tenant plus du Français que du sauvage.

Les femmes lui semblèrent bien faites, grandes, grosses et grasses ; il ne leur reprochait que d'avoir le nez court ; cependant, avec leur carnation parfaitement blanche, leur voix qui n'avait rien de rude, elles ne laissèrent pas que de lui paraître fort agréables, surtout par la manière dont elles disposaient leurs cheveux. Les jeunes femmes en faisant une espèce de bouquet sur chacune de leurs oreilles, elles tressaient le reste qu'elles mettaient en rond sur leur tête, ce qui formait comme une belle rose épanouie.

Leur costume parut également moins sauvage que ceux des Indiens du Canada.

Toutes les femmes qu'il vit portaient des bottes qui d'un bout à l'autre allaient toujours en s'élargissant, de sorte que par en haut elles avaient plus d'un pied de large. Elles montaient ainsi jusqu'à la ceinture. Dans ces bottes les femmes en avaient d'autres, également de loup marin ; qui n'allaient que jusqu'aux genoux.

Du nombril jusque au bas du ventre, une lourde peau soit de loutre, soit de caribou ou d'autre animal, leur passait entre les jambes, pour cacher, dit Joliet, ce qu'elles ne devaient pas montrer.

Un justaucorps de loup marin les couvrait depuis le sein jusqu'à la ceinture. Ce vêtement avait des manches comme les capots des Canadiens et un capuchon, comme la robe des recol-

lets. Ce capuchon, qui était assez grand pour qu'elles portassent leurs enfants dedans, leur servait aussi quelquefois à couvrir leur tête. Derrière ce justaucorps, une grande queue, large de plus d'un demi-pied, descendait à deux doigts de terre.]

Joliet se plaisait à remarquer le soin que les femmes apportaient à cacher leur sein en allaitant leurs enfants, et il comparait cette réserve avec l'habitude contraire des Françaises, qui, disait-il, s'en faisaient gloire, surtout dans les premières années de leur mariage.

Les femmes, d'après ce qu'il vit, avaient soin du ménage, les hommes de la chasse, et la bonne intelligence semblait régner parmi eux, malgré l'existence de la polygamie. Quant à la manière de vivre des Esquimaux, ainsi que Joliet l'avait vu déjà, il savait que l'hiver ils faisaient des maisons, mais l'été, ils ne se servaient que de tentes, couvertes de loup marin passé. Leurs cabanes faites en rond, lui semblaient propres et nettes ; dans ces cabanes leurs lits étaient élevés d'un pied au-dessus de terre ; ils étalaient dessus, des peaux de loup marin ou d'ours, passées en poil de caribou, qui leur servaient de couvertures pendant la nuit.

Les ustensiles de leur ménage, qu'il remarqua, venaient quelques uns, mais en petit nombre, de traites fortuites avec les pêcheurs de Terre-Neuve.

Les autres étaient confectionnés par eux.

Joliet vit dans leurs cabanes trois grandes chaudières, dans lesquelles ils faisaient cuire de la viande ; des pots de terre, grands et petits, ouvrage de leurs mains, servaient aussi au même objet, ainsi qu'à faire fondre leurs huiles. Joliet ne remarqua point de viande rôtie comme chez nos sauvages. Ils mettaient leur eau dans des vaisseaux de cuir de vache marine.]

Joliet mentionne à cette occasion un détail assez délicat.

On lui avait dit que les Esquimaux buvaient de l'eau salée. M. de La Ferté voulut s'en assurer et voir si elle était douce. Il en prit dans la main, mais aussitôt le chef lui fit donner une tasse de bois, dont il se servit pour boire. " L'eau était douce, écrit Joliet, et la civilité remarquable. "

Joliet, qui observait tout avec soin, visita également la rade, où il aperçut trois biscaïennes et un charroi. Ces quatre bâtiments neufs avaient leurs grappins devant et derrière, des mâts, des voiles, des avirons, un baril d'arcanson, un baril de clous à carvel et demi

carvel, ¹ une barrique vide et un coffre. Sur une biscaïenne, Joliet lut en gros caractères—*Jésus Maria Joseph!* Il ne put regarder que dans celle-là, sans voir ce qu'il y avait dans les autres, mais tout paraissait neuf et bien peint. Joliet se demanda inutilement comment et en échange de quoi les Esquimaux avaient pu se les procurer.

Cette visite faite, Joliet appela son canot pour s'en retourner. Les deux chefs s'embarquèrent avec lui et les femmes avec le reste des hommes s'en vinrent à pied au bateau, où il traita quelques marchandises pour des huiles; ensuite Français et Esquimaux se séparèrent en s'embrassant comme à l'ordinaire.

Deux jours après, le 26, ayant eu mauvais temps, les Esquimaux vinrent à bord dans l'après-midi apporter de la graisse de loup marin. Les deux chefs firent alors ce qu'ils n'avaient pas encore osé jusque là; ils entrèrent l'un après l'autre, dans le navire. Joliet leur fit, à chacun en particulier, un présent dont ils parurent fort contents.

Il lui donnèrent à entendre que le *Saint-François* trouverait après un jour de route un capitaine Esquimau, nommé Ipillac avec la bande; qu'ils partiraient en même temps que nos Français, et que dans dix jours ils seraient de retour dans la baie où l'on était alors, et qu'ils les attendraient. Ils se firent les adieux avec toutes sortes de civilités et d'amitiés, et le soir ils appareillèrent pour aller coucher un peu plus loin. Joliet pensa que c'était, soit pour se mettre à l'abri du vent, soit pour laisser en cache leur viande sèche dont ils avaient plusieurs paquets, et qui lui paraissaient faire partie de leurs provisions.

Le *Saint-François* mit à son tour à la voile et atteignit un détroit situé vers le 54°.

Les Esquimaux les suivaient avec leurs quatre biscaïennes, à voile, et entrèrent dans une baie de plus de quinze lieues de profondeur, où il y avait apparence de rivière. Joliet ne pouvait reconnaître si c'était cette rivière ou celle qu'il venait de quitter qui s'appelait Quichesaquiou. Le vent ayant changé, Joliet se trouva aussi obligé d'y entrer environ trois lieues dans l'ouest. On y coucha ce jour, qui était le 29 de juillet; on y tua trois canards, mais on n'y trouva point de morue. Joliet, depuis son entrée dans

¹ Joliet avait écrit carvelle suivant un mauvais usage, qui avait créé une fautive homonymie. Il faut lire, dit M. Jal dans son glossaire nautique, clous à cravel, kravel, kraviel ou carvel, d'après le mot hollandais, composé karviel houten.—Houten bois et karvel de kerven couper. Les clous à carvel, clous à tête octogone ou plutôt carrée à pans coupés, prennent en raison de leur longueur les noms de double carvelle, petit carvelle et demi carvelle.

le Labrador, n'avait pas vu autant d'arbres qu'il en aperçut en ce lieu.

Il pénétra six lieues plus loin dans le N.-O. et N.-N.-O. jusqu'à une pointe de bois, sur laquelle deux avirons d'Esquimaux que l'on trouva furent plantés debout, dans une île du côté du nord, où le *Saint-François* était mouillé; on la nomma la pointe aux Avirons.

Le 31, ils firent au N.-E.-N. dix lieues pour venir à une pointe basse et longue, formée d'îles et d'îlots. Ils laissèrent à gauche la grande baie large d'au moins six lieues, et dont on ne voyait point la profondeur dans l'ouest.

À midi on prit hauteur; Joliet estima être par 55° 15' de latitude.

Trois jours après, le 3 août 1694, on se trouvait à 55° 34', on l'on couchait près d'un îlot, dans une baie qu'on nomma la baie des Montagnes, à cause des îles montagneuses dont elle est remplie.

Le 4, on en partit, mais de petit vent, à dix heures. Le vent augmenta, et vers le midi on entra dans une autre petite baie qu'on nomma la baie Pachot, à quatre dans l'O.-S.-O.

La baie venait de recevoir ce nom quand nos Français entendirent la voix de plusieurs Esquimaux.

Ils ne tardèrent pas à voir quatorze canots et trois biscaïennes bordées de peaux de loups marins. Cette rencontre leur fit désirer de mouiller en ce lieu, et ils y demeurèrent trois jours, en partie à cause de cette rencontre même, en partie à cause du mauvais temps.

Le chef de ces Esquimaux se nommait Ahenak. Tous vinrent plusieurs fois au navire, canots et biscaïennes, hommes, femmes et enfants, et chaque fois ce fut avec les mêmes cérémonies et les mêmes civilités qu'on avait remarquées chez eux qu'on avait déjà fréquentés. Certains objets firent reconnaître qu'ils trafiquaient avec les Européens, ils avaient un bonnet de matelot; ils montraient une paire de bas d'enfant, des couteaux espagnols, et les voiles de leurs biscaïennes étaient raccommodées d'étoffe rouge et blanche.

Le 8, le vent était devenu favorable pour la route, on les quitta. Mais comme on avait fait six lieues dans le N.-N.-O., et que le *Saint-François* passait entre deux îles, il échoua. La marée baissait alors, il fallut demeurer jusqu'au soir et attendre l'autre marée; lorsque celle-ci arriva, l'on tira au large sans aucun dommage, quoique la nuit fût mauvaise.

Le 9, la hauteur du soleil sur l'horizon, avec l'astrolabe à terre,

était de 50°. Joliet estimait pour la hauteur du pôle 55° 45', et la variation de l'aimant de 26° N.-O.

Par le travers de cette hauteur, il s'offrit à lui une grande baie dont il ne vit pas le fond, non plus que dans la baie Pachot. — "Je ne scay pas, dit-il, où les eaux peuvent traverser, mais elles ont des vingt et trente lieues de tour, il faut plusieurs voyages pour les découvrir, et sans doute qu'elles ne sont pas sans sauvages. Pour du profit, je ne vois pas jusqu'icy qu'il y en ait beaucoup. Les terres me paroissent fort ingrates en toutes choses."

Le 9, le vent du large empêcha nos Français de sortir. Les Esquimaux les rejoignirent et leur firent entendre que le lendemain ils apporteraient de la graisse de loup marin.

La nuit il y eut une grande pluie qui dura jusqu'à midi avec de la brume. Le vent ne cessait de souffler du large ; mais peu après le temps changea et le *Saint-François* achevait de lever l'ancre, quand trois canots commandés par le capitaine Ahenak arrivèrent à bord et indiquèrent qu'ils y avait dans la baie, par le travers du navire, plusieurs sauvages envoyés par leur chef nommé Amaillouk, pour avertir Joliet que, sans faute, ils viendraient le lendemain avant midi. L'équipage ne persévérait pas moins dans sa manœuvre, mais comme les Esquimaux faisaient signe à plusieurs reprises de jeter l'ancre, et qu'ils se fâchaient de voir déployer les voiles, Joliet résolut de demeurer.

A peine venait-on de mouiller de nouveau, qu'on vit arriver huit canots et quatre biscaïennes. Ce jour là, qui était le 11, les canots seuls vinrent à bord, traitèrent fort peu de choses, puis leurs gens s'en retournèrent coucher à terre.

Ce n'était que le prélude. Aussitôt que le jour parut, on vit arriver vingt-deux canots et trois biscaïennes pleines de femmes, de filles, de garçons de tout âge et de toute grandeur, jeunes et vieilles, petits et grands. C'étaient Amaillouk et ses gens. Ils traitèrent le peu qu'ils avaient de loups marins et chantèrent à leur mode, faisant paraître toujours beaucoup de joie de voir les Français et de pouvoir par leur intermédiaire satisfaire à quelques-unes de leurs nécessités. Mais quelquefois, si on ne les eût pas surveillés, ils se fussent volontiers épargné de donner quelque chose en échange, comme l'un d'eux le tenta inutilement au rire général des Français et des Esquimaux. Amaillouk étant entré dans le navire sous l'invitation de Joliet, un jeune homme qui l'accompagnait prit fort adroitement la boussole de Joliet, pendant que celui-ci s'entretenait avec Amaillouk, puis, de retour à son canot, il la donna à sa femme qui était dans une de leurs

chaloupes. Celle-ci mit l'instrument dans une de ses bottes. Mais comme Joliet l'avait envoyé redemander, et qu'elle avait été vue la recevant, elle dit qu'on se trompait. Joliet la fit alors fouiller ; heureusement la main de celui qui la cherchait fut aussi prompte que celle de la recéleuse, qui allait la mettre dans un endroit que Joliet ne veut pas nommer. Faisons comme lui. La boussole fut ainsi ressaisie. Ce fut un éclat de rire général tant de la part des Français que du côté des Esquimaux, fort portés par eux-mêmes à la gaité et même à la raillerie. Le père Récollet en fit l'épreuve en cette circonstance. /

Il était entré dans une de leurs biscariennes. Là il fut d'autant mieux reçu qu'il faisait des présents aux femmes et aux enfants. Mais il trouva qu'on le recevait trop bien. En effet, c'était parmi les femmes à qui l'embrasserait ; les unes l'embrassaient d'un côté, les autres de l'autre, pendant que d'autres vieilles l'inquiétaient de leurs baisers, faisant semblant avec leurs dents de vouloir le manger. Tcharakou, paix partout, disait le père ; mais cela ne cessait pas, et le vénérable Récollet se trouva fort heureux de rentrer au vaisseau. Depuis lors l'envie ne lui prit plus de retourner faire des présents.

Toutes les harangues et les cérémonies des deux côtés étant faites, on quitta la baie, que Joliet nomma la baie de Sainte-Claire. C'était le jour de la fête de cette sainte, qui était la patronne de sa femme, et Joliet se consola par un souvenir de ne pouvoir pas donner à celle-ci de plus près l'expression d'une affection qui durait déjà depuis vingt ans. Ce souvenir en face de leurs enfants et de ses amis était encore une fête de famille.

Le vent contraire obligea de rejeter l'ancre après une lieue de chemin. La nuit ne changea pas le temps ; la brume vint avec le jour et dura jusqu'à dix heures, heure à laquelle le soleil donna un peu de clarté.

A ce moment, un canot des Esquimaux qu'ils venaient de quitter vint s'approcher de nos Français pour les avertir qu'ils avaient trouvé un poisson à lard semblable à une espèce de marsouin noir ; que les femmes l'accordaient, et qu'il fallait aller les attendre à une île qu'ils montraient. Joliet agréa leur invitation, et dès le soir deux canots lui en apportèrent quelques tranches.

Le lendemain les autres canots et une biscarienne apportèrent le reste de la graisse. Les Esquimaux, comme à l'ordinaire, vinrent à bord, chantèrent, se divertirent et cherchèrent à donner à leurs hôtes autant de joie qu'ils le purent.

Ils s'efforcèrent aussi de les ramener par l'espoir de plus grands

profits dans l'année suivante. Ils leur nommèrent, en attendant plusieurs chefs éloignés.

Mais on approchait des 56 degrés; on était fort avancé dans l'été de ces climats où l'on voit toujours des glaces sur la mer et des neiges sur le sommet des montagnes. On était déjà à plus de 106 lieues en droite ligne de Belle-Isle, à 15 ou 20 lieues au plus du havre Saint-Pierre. Joliet ne voyait pas chance de rencontrer si tôt des sauvages dont le trafic pût payer ce que le vaisseau coûtait tous les jours. On n'avait pas trouvé de morues depuis les 52° 30'; on n'en avait vu que quelques petites aux côtes des Esquimaux; il fallait donc aller ailleurs en chercher pour employer le sel que l'on avait. D'un autre côté, les ancres semblaient trop faibles et les câbles trop usés pour ne pas obliger à prévoir de mauvais temps dans de mauvais mouillages. Le retour fut donc résolu d'un consentement unanime, et l'on songea à trouver un havre pour mettre le navire en état de supporter le voyage. On le trouva le jour même, et le soir au milieu du souper qui était fort maigre, faute de gibier et de morue, on put se saisir de deux caribous, une mère et son petit qui traversaient le havre. "C'était, dit Joliet, le veau gras dont nous avons bien besoin." On se prépara alors à repartir avec ces munitions, heureux, après tout, des résultats de cette exploration, en raison des moyens dont on disposait.

"Quand on fait, dit Joliet, des découvertes de cette sorte avec un navire entravers des isles, des islots, des rochers, dans des bayes de dix, quinze et vingt lieues de large, dont on ne voit point le fond et pleines de batures, il faut avoir bien du temps avec une grande expérience, un bon jugement et une prudence non commune, et après avoir heureusement réussi il faut dire, pour avouer la vérité : *Soli Deo honor et gloria.*"

VII

Cette exploration, qui ouvrit le champ à celles des de Brouague, des Legardeur de Courtemanche et, plus tard, de Fouruel, fut la dernière entreprise importante de Louis Joliet, qui avait alors près de 50 ans. Le gouverneur et l'intendant, vers cette époque, jugèrent bon d'utiliser son expérience pour des travaux qu'ils demandaient des connaissances sûres.

En novembre 1695, le sieur des Ursins, commandant le vaisseau du roi la *Charente*, fit observer au comte de Frontenac et à M. de Champigny que les pilotes de son bord ne connaissaient

pas assez le Saint-Laurent, non plus que les terres situées à l'entrée du golfe. Il avait lieu de craindre pour son vaisseau dans une saison aussi avancée ; en conséquence, il leur en demanda un. Le gouverneur et l'intendant ne purent se refuser à la demande qu'il leur adressait, tant pour l'intérêt du roi qu'en vue de celui des fermiers dont les castors et les effets étaient embarqués sur son vaisseau. Ils lui donnèrent Joliet, qui était peut-être, disaient-ils, "le seul dans ce pays capable de se bien acquitter de cet employ."

Le découvreur consentit à abandonner sa famille, son commerce et ses entreprises, et M. de Frontenac l'y excita, heureux, en l'envoyant en France, de lui procurer une occasion de présenter lui-même ses cartes et d'entretenir M. de Lagny, directeur du commerce, et le ministre de ses découvertes. Le comte le recommandait par ces mots à M. De Lagny : "Vous me ferez un fort grand plaisir de l'obliger en tout ce que vous pourrez," tandis que de son côté, il lui procurait, avec l'intendant, coup sur coup, des gratifications propres à lui faciliter son voyage. Il lui donnait 600 livres pour le service qu'attendait de lui le capitaine de la *Charente*, et il en ajoutait 400 autres dans ces termes : "Comme rien ne peut rendre la navigation plus sûre dans la rivière que d'en avoir une entière connaissance, nous continuons d'exhorter ceux qui y naviguent de faire d'exactes observations de tout ce qu'ils connaîtront être utile et nécessaire en cela, afin de perfectionner les cartes qui en ont été tirées. Le sieur Joliet est celui qui est le plus propre à cet ouvrage, ayant avec l'intelligence et la bonne volonté les occasions de le pouvoir faire en allant à son habitation à Anticosti. Sa Majesté voulant bien que nous lui fassions quelque gratification sur le fonds de la guerre, nous lui ferons payer 400 livres, en considération de ce qu'il a fait par le passé."

Joliet eut lieu d'être satisfait de son voyage en France. Il s'y créa des relations. L'emploi d'hydrographe que le sieur Jean-Baptiste Franquelin exerçait à Québec étant venu à vaquer par la mort de celui-ci, cette charge lui fut accordée avec 400 francs d'honoraires.

Joliet tout en enseignant l'hydrographie à Québec, n'en continuait pas moins ses voyages et ses pêcheries.

Ce fut sans doute en vue d'étendre ces dernières qu'il demandait et obtenait, le 30 avril 1697, la concession des flots situés dans "la rivière des Etchemins, au-dessous du premier saut, contenant trois quarts de lieues ou environ, avec trois lieues de terre de front sur pareille profondeur à prendre demi-lieue au-dessous des dits îlots, est-il dit dans le titre, en montant la dite rivière, tenant d'un côté à la seigneurie de Lozon, et de l'autre, aux terres non

conçédées, le tout à titre de fief et seigneurie, haute moyenne et basse justice, à la charge de porter foy et hommage au château Saint-Louis de Québec.”

Louis Joliet n'eut guères le temps d'exploiter cette concession.

Les dernières cartes qu'on trouve de lui sont une d'Anticosti, en 1698, et une autre du fleuve Saint-Laurent, adressée à M. de Villebois, le 23 octobre 1699. Joliet mourait quelque temps après, comme nous l'indique la lettre commune de MM. de Callières et de Champigny du 18 octobre 1700, “ demandant pour les pères Jésuites, qui s'offraient à tenir une classe d'hydrographie, les 400 livres dont jouissait Joliet à ce titre.”

Il y a lieu de croire qu'il laissa des affaires embarrassées, car le 17 juillet 1707, Claire Bissot, sa veuve, demandait au Conseil Souverain de n'accepter l'héritage de son mari que sous bénéfice d'inventaire. C'est du reste le lot de tous les hommes entreprenants qui agitent les premiers des idées ou bien ouvrent des carrières utiles, seulement à ceux qui viennent après eux. Parlez-moi des sentiers battus, où l'on fait son chemin, vite et sûrement, souvent avec peu d'esprit et avec encore moins de cœur. Mais dans les autres on ne recueille souvent de son agitation et de ses efforts qu'un peu de bruit qui se perd bientôt. A la dernière heure, il est vrai, celle qui dissipe les illusions, il reste pour soi le sentiment d'avoir employé sa vie et plus de confiance à se présenter devant celui qui doit la juger, tandis que la mort n'aura rien laissé à ceux qui n'auront vu l'existence qu'à travers les jouissances moins élevées que celles qu'offrent, au milieu d'efforts pénibles, le travail et le sacrifice.

Tel me paraît avoir été, dans une certaine proportion, le sort de Joliet, dont la renommée a dû être grande de son temps, et sur qui cependant s'est fait depuis un si grand silence, qu'on ignore le lieu de sa sépulture, comme l'époque de sa mort. Feu mon honorable ami, M. l'abbé Ferland, supposait qu'il était décédé, dans son île d'Anticosti. Un document me permet de dire qu'il fut inhumé dans une des îles Mingan, celle qui est située devant le Gros-Mecatina.

Joliet avait eu de Claire Bissot plusieurs enfants, dont les descendants s'unirent aux Taché¹ aux Fleury de Lagorgendière, aux Vaudreuil. L'aîné de ses fils s'appelait comme lui, Louis Joliet. En 1701, Claire Bissot cédait à ses deux cadets, Charles Joliet, sieur d'Anticosti, et François Joliet, sieur d'Abancourt, toutes les

¹ Un d'eux a été pour la seconde fois commissaire général de l'Exposition canadienne à l'exposition universelle de Paris.

parts à elle appartenant dans toute l'étendue du Mingan et d'Anticosti.

Ces deux fils et Jean Joliet de Mingan continuèrent l'œuvre de leur père du côté de l'est de la Nouvelle-France, pendant que les Bissot, ses neveux, se tournant vers le sud-ouest, ajoutaient de nouveaux titres à l'honneur de cette famille par l'établissement d'un poste connu depuis, dans l'Etat d'Indiana, sous le nom de Vincennes, qui était celui d'un fils de Jean Bissot, sieur de la Rivière, brûlé par les Chicachas dans la guerre cruelle que ces Indiens firent aux Français. Dans un Etat voisin, également, au dire de M. Garneau, une montagne située sur la rivière des Plaines, un des affluents de celle des Illinois, et une petite ville qui est à quelques milles de Chicago rappellent, par le nom de Joliet, l'époque à laquelle le sauvage cessa de parcourir seul des pays qui attendaient la civilisation européenne.

PIERRE MARGRY.

Fin

FLEURANGE.

LA VIEILLE MAISON

III

Le jour où Marguerite avait épousé Gérard d'Yves, le vieux Sigismond Dornthal avait effacé de son testament le nom de sa fille, et il avait joint à cet acte, la défense de ne jamais prononcer ce nom devant lui. Bientôt cependant, ramené à l'indulgence par la maladie, et pressé par les instances de son second fils, Ludwig, le frère préféré de Marguerite, il avait consenti à adresser à celle-ci quelques paroles de bénédiction et de pardon, mais lorsqu'elles parvinrent à Pise, la pauvre Marguerite venait d'expirer !..... Dans l'emportement d'un désespoir qui ajoutait encore à l'impétuosité et à l'irréflexion de son caractère, Gérard déchira la lettre qui contenait ce tardif pardon et n'y répondit que par ces seuls mots :

“ Il est trop tard ! ”

Ce fut ainsi que le vieux Dornthal apprit la mort de sa fille, et il mourut lui-même peu après, ignorant la naissance de l'enfant auquel elle venait de donner le jour. Son héritage fut partagé entre ses deux fils, mais Ludwig, voué aux lettres et déjà, à cette époque, en possession d'une chaire de professeur à Leipzig, abandonna entièrement à son frère aîné l'administration de leur fortune commune, et Heinrich Dornthal devint le chef de la maison de commerce et de banque fondée par le vieux Sigismond. Il disposa dès lors des capitaux de son frère comme des siens, lui faisant

toucher régulièrement ses revenus, sans que Ludwig se mêlât en aucune façon des affaires. Ludwig, pendant ce temps, avait poursuivi sa carrière de son côté assez brillamment pour attirer bientôt sur ses travaux l'attention des savants de toute l'Allemagne. L'un de ceux-ci, qui habitait Francfort, l'invita de venir passer chez lui le temps que lui laissaient libre chaque année les vacances des nombreux étudiants assidus à ses cours. Le résultat de cette visite fut que la fille de ce professeur devint la femme de Ludwig Dornthal, et avec le temps la mère de ses cinq enfants. En se mariant, le professeur abandonna sa chaire de Leipzig pour venir s'établir dans la ville natale de sa femme. Là, il cessa de professer publiquement, mais il continua à écrire des livres dont le succès ajoutait tous les ans à la réputation du professeur et augmentait un bien-être que les affaires florissantes de la maison de commerce rendaient déjà fort suffisant.

Telle était, en peu de mots, la situation de cette famille étrangère qui attendait Fleurange. Une nouvelle lettre répondit promptement à la sienne ; son oncle lui exprimait, avec la plus vive effusion, la joie de l'avoir retrouvée et l'invitait très-particulièrement à arriver à Francfort à temps pour y passer avec eux la fête de Noël, si chère en Allemagne aux réunions de famille.

Pour cela, elle devait quitter Paris au plus tard le 21 décembre, car il fallait à cette époque au moins trois jours et trois nuits pour faire le voyage de Francfort. Le docteur et mademoiselle Joséphine, malgré le regret de se séparer de leur jeune protégée, avaient donc hâté les préparatifs de son départ. Ils étaient touchés de l'empressement qu'on lui témoignait, et les lettres de cet oncle inconnu leur faisaient pressentir pour elle une douce vie de famille dont ils ne voulaient pas la tenir éloignée.

Chaque jour, cependant, ajoutait à l'attrait que leur inspirait Fleurange, et à la reconnaissante tendresse de celle-ci.

— Si cela durait huit jours de plus, disait le docteur, je ne pourrais plus me séparer de cette enfant-là.

— Il faut donc bien vite qu'elle parte, répondait mademoiselle Joséphine, car c'est pour son bien, et nous lui ferions tort en la gardant près de nous.

Fleurange ne disait rien, mais ses yeux passaient tristement de l'un à l'autre de ses vieux amis, lorsque vint enfin la dernière journée qu'elle eut à passer près d'eux. Elle s'efforçait toutefois de réprimer ses larmes pour ne pas les affliger, et faisait silencieusement ses modestes paquets, aidée activement par le frère et la sœur.

— Un adage anglais que je trouve fort juste, dit le docteur, place

l'hospitalité qui facilite le départ d'un hôte au même rang que celle qui accueille son arrivée ; c'est celle-là que j'exerce en ce moment envers vous, ma chère Fleurange.

Fleurange achevait en ce moment, à la hâte, le repas toujours triste qui précède un départ. Le docteur s'aperçut que le courage de la jeune fille faiblissait. Lui-même se sentait très-attendri en regardant son jeune et pâle visage, en songeant au long et solitaire voyage qu'elle allait entreprendre et au bout duquel il ne se trouverait, pour la recevoir, que des gens bienveillants peut-être, mais tous inconnus. Toutefois, il reprit d'une voix encourageante :

— Allons ! allons ! ma petite, tout s'annonce bien pour vous là bas ; ayez confiance et ne vous laissez pas abattre.

— Vous avez raison, dit Fleurange en se levant, j'ai lieu de bénir Dieu, je le sens, et je ne veux être que reconnaissante ; en tous cas, soyez sûr que je serai courageuse.

Il était huit heures du soir : le fiacre qui devait la conduire à la diligence l'attendait à la porte ; elle descendit, accompagnée du docteur et de sa sœur qui montèrent en voiture avec elle. La nuit était noire et la neige tombait à gros flocons, la neige, que la jeune fille, élevée sous le ciel de l'Italie, voyait pour la première fois de sa vie. Cette vue lui causait un mélange de curiosité et d'effroi. Le nouveau et l'inconnu semblaient l'environner de toutes parts ; mais ces deux choses, attrayantes en général à l'âge de Fleurange, revêtaient ici un aspect plus fait pour opprimer son jeune cœur que pour le dilater. Elle frissonnait malgré elle et serrait autour de sa taille l'épais manteau qui lui semblait léger pour la garantir d'un froid si rude et auquel elle était si peu habituée.

Ils gardèrent tous les trois le silence pendant quelques instants. Fleurange pressait bien fort la main de mademoiselle Joséphine et la portait de temps en temps à ses lèvres, malgré les efforts de celle-ci pour l'en empêcher.

De son côté mademoiselle Joséphine, d'une voix mal assurée, lui renouvelait une foule de recommandations déjà mille fois répétées, entre autres celle de leur écrire souvent et régulièrement. Puis elle lui passa au bras un petit panier où elle avait réuni, avec une ingénieuse bonté, les divers objets qui pouvaient lui être utiles en voyage, ainsi que plus d'un souvenir qui, au loin, lui rappellerait sa vieille amie.

On arriva trop vite au terme du trajet.

— J'ai retenu votre place dans le coupé, dit le docteur en descendant de voiture. Vous y serez seule avec une de mes malades.

très-faible encore, mais qui veut absolument aller rejoindre son mari en Allemagne. Elle emmène avec elle ses deux petits enfants. Vous n'aurez pas d'autres compagnons de voyage.

—Merci ! dit Fleurange à voix basse ; on dit que les prières des orphelins portent bonheur : puissent les miennes vous le prouver à tous les deux !

Elle ne put dire un mot de plus ; une dernière fois elle se jeta au cou de mademoiselle Joséphine, et l'instant d'après, appuyée au bras du docteur, elle traversait avec peine la cour obstruée au bout de laquelle se trouvait la diligence. La neige les avait retardés en chemin et rendait maintenant chaque pas difficile. Les compagnons de voyage de Fleurange avaient déjà pris leurs places, on n'attendait plus qu'elle. Les chevaux étaient attelés, et le conducteur ajoutait au bruit de leurs piétements celui de ses exclamations d'impatience : " Allons ! allons donc ! en route ! " répétait-il d'une voix rude. Fleurange pressée, poussée, étourdie et effrayée, n'eut que le temps de serrer encore une fois la main du docteur et de s'élancer dans le coupé. La porte se referma à l'instant. Un grand bruit de ferraille, des cris, des coups de fouet, mêlés de vociférations où se distinguaient ces mots : " Adieu ! à revoir ! à bientôt ! " et d'autres exclamations beaucoup moins harmonieuses, et la lourde diligence se mit en marche. Fleurange alors, affranchie de toute nécessité de prendre sur elle, se donna le soulagement de ne plus se contraindre et de laisser couler ses larmes avec abondance et en toute liberté.

Elle pleura ainsi fort longtemps sans faire aucun effort pour s'en empêcher. Pourquoi aurait-elle fait cet effort ? Elle était seule, bien complètement seule maintenant. Jamais encore elle ne l'avait été à ce point. Toutes les images du passé s'effaçaient dans le lointain, et l'avenir ne lui en présentait aucune. Tous ceux qu'elle avait aimés depuis qu'elle était au monde, elle en était séparée, soit par la mort, soit par des absences infinies. En serait-il toujours de même ?... Serait-ce là son sort sur la terre ?... Ne pourrait-elle jamais aimer avec sécurité, avec confiance, avec repos ?... Serait-elle toujours éloignée des lieux comme des personnes au moment où son cœur commencerait à s'attacher aux uns ou aux autres ?... ce cœur tendre, ce cœur ardent, ce cœur qu'elle avait déjà senti battre si fort de tendresse et de joie, d'admiration et d'enthousiasme ?... Et tandis que ses yeux erraient dans la sombre nuit, entrevoyant dans l'ombre des objets qui lui semblaient être des fantômes revêtus de blancs linceuls, son imagination lui faisait revoir dans un miroir magique toutes les scènes diverses de sa courte vie : et le beau cloître de Santa Maria al Patro, et la

terrasse au sommet d'où la vue s'étendait si loin ! et les traits nobles et doux de la mère Madeleine ! Puis venaient les souvenirs mélangés qui se rapportaient à son père. D'abord cette vision rapide de l'Italie dans toute sa splendeur, ensuite les terribles et sombres jours de Paris, et puis, à l'heure la plus sombre de toutes, l'apparition bienfaisante de ses vieux amis, qu'elle aurait tant voulu ne plus quitter et à qui elle venait maintenant de dire adieu, adieu peut-être pour toujours !

Il était impossible à Fleurange de dominer en ce moment ses tristes pensées. Parfois cependant sa raison lui rappelait ceux qui s'attendaient, l'accueil qu'il lui était permis d'espérer, la bonté de la Providence qui lui ouvrait un tel refuge ; mais en vain : la consolation semblait ne plus pouvoir pénétrer dans son âme, et, contre son habitude, l'abattement triomphait d'elle.

“ S'ils sont bons ! et si je les aime ! se disait-elle avec amertume, je suis sûre que j'aurai à les quitter bientôt ! S'ils sont le contraire...” Ici son imagination se donna carrière et lui représenta l'avenir sous les couleurs les plus sombres. Mais cette nouvelle rêverie n'avait point la clarté de la première, et bientôt ses prévisions commencèrent à se mêler dans une vague confusion avec ses souvenirs. Peu à peu la fatigue, le mouvement de la voiture et la nuit aidant, le sommeil gagna la jeune voyageuse et transforma en un rêve agité et indistinct toutes les pensées qui venaient successivement de l'assaillir.

Au bout d'un quart d'heure, elle fut soudainement réveillée. Un objet fort lourd venait de tomber sur son épaule et de là avait glissé sur ses genoux... Elle se souleva et, étendant les mains dans l'obscurité, elle la posa sur la longue et soyeuse chevelure d'un enfant. Jusqu'alors elle avait plutôt deviné qu'entrevu, dans le coin opposé du coupé, une jeune femme pâle et malade qui entourait de ses bras l'enfant placé près d'elle, tandis que l'autre, plus petit, dormait appuyé sur celui-là. C'était le second de ces deux enfants qui venait subitement de changer de posture.

Fleurange le comprit et se pencha sur lui pour le relever doucement, afin de le placer plus commodément sur ses genoux. Puis elle appuya sur son sein la petite tête endormie et embrassa tendrement le doux visage qui se trouvait maintenant tout près du sien.

Ce léger incident eut l'effet subit et imprévu de mettre en fuite tous les fantômes que son imagination venait d'évoquer pour aggraver ses peines. Elle se souvint avec remords de ses murmurantes pensées.

—O mon Dieu ! dit-elle en serrant l'enfant dans ses bras, mon Dieu ! si j'aime ce pauvre petit, dont je ne connais pas même les traits, si je me sens toute disposée à veiller ici toute la nuit pour protéger son sommeil, que ne ferez-vous pas pour votre enfant, vous, *mon Père* ?

Elle leva les yeux pour prier un instant, non des lèvres, mais du cœur. La neige avait cessé de tomber. Sur le ciel, dégagé de nuages, apparaissait une brillante étoile. Dans l'âme de Fleurange aussi les nuages étaient dissipés, et la mystérieuse lumière d'en haut venait de renaître. Elle regarda l'étoile avec ravissement, puis elle ferma les yeux et se rendormit doucement, l'enfant dormait dans ses bras aussi profondément qu'elle-même.

IV

Ce fut la jeune fille qui se réveilla la première, lorsque parut le jour, et peu après, tandis qu'elle regardait avec admiration le bel enfant endormi, elle vit ses grands yeux s'ouvrir à leur tour. Leur première expression fut celle d'une extrême surprise mêlée d'un peu d'effroi, mais le regard et la voix de Fleurange eurent bientôt un effet rassurant : les grands yeux devinrent souriants, comme la bouche entr'ouverte, les petits bras se tendirent vers elle, puis bientôt se serrèrent autour de son cou, et ce fut une connaissance faite. Pendant ce temps, la pâle et languissante jeune mère sortait avec effort d'un accablement plus difficile à secouer que le sommeil. Elle rougit faiblement et murmura quelques mots d'excuses lorsqu'elle aperçut son enfant dans les bras de cette belle inconnue. Mais Fleurange la rassura en protestant, avec un accent de vérité indubitable, que l'enfant ne la gênait en aucune façon, et bientôt elle s'aperçut que sa présence ne serait rien moins qu'inutile à la pauvre convalescente : les enfants, réveillés après le long sommeil de la nuit, l'étaient tout à fait, et l'on sait que des enfants réveillés et enfermés dans un étroit espace en arrivent facilement à un degré de turbulence qui n'a que l'avantage de ramener la lassitude, et avec elle le sommeil. Pendant la première de ces deux phases, la pauvre mère avait fait de vains et faibles efforts pour les contenir. Au bout de quelques instants, elle était retombée non-seulement épuisée, mais défaillante. Fleurange alors se rapprocha et commença par lui improviser un oreiller avec les châles épars autour d'elle, puis elle ouvrit le petit panier que lui avait donné mademoiselle Joséphine et en tira un flacon dont le contenu, versé

sur un mouchoir, appliqué au front et sur les joues pâles de la malade, sembla bientôt la ranimer.

— Je vous remercie, dit-elle, vous m'avez fait grand bien : je suis faible, voilà tout ; mais je ne croyais pas l'être autant.

— Ne vous fatiguez pas, reprit Fleurange, j'aurai soin des enfants.

La mère sourit et porta la main à sa tête, indiquant par ce geste la fatigue que lui causait le bruit qu'elle n'était point parvenue à faire cesser.

En ce moment, en effet, le plus petit des enfants était debout sur la banquette et cherchait à atteindre ce filet, de pénible mémoire, suspendu jadis comme une lourde épée de Damoclès sur la tête des voyageurs, et qui servait de réceptacle à tout ce qu'on n'avait pu loger ailleurs. L'escalade de l'enfant n'était pas sans motif, car son frère l'avait déjà tentée avec succès et avait trouvé moyen de saisir, à travers les mailles du filet, un petit cor de chasse en miniature sur lequel il exécutait en ce moment une fanfare.

Pourquoi ne lui serait-il pas possible, à lui aussi, d'atteindre son tambour, qu'il voyait là presque à sa portée, s'il pouvait seulement se grandir un peu ? Et il regardait Fleurange d'un air suppliant ; mais celle-ci, au lieu de répondre à sa muette prière, s'empara de lui en riant et le plaça sur ses genoux ; puis, enlevant adroitement le cor de chasse des mains de l'autre enfant, elle leur demanda s'ils voulaient écouter une très belle histoire, qu'elle leur raconterait s'ils étaient sages. En un instant, ils furent tous les deux blottis près d'elle, et alors, à voix basse, elle fit succéder un récit à l'autre et les tint ainsi, silencieux et attentifs, jusqu'à ce que revint l'heure du sommeil.

A la fin de ce second jour, les deux compagnes de voyage avaient à peu près fait connaissance.

— Comment puis-je assez vous remercier, disait la jeune femme, et quelle heureuse chance a été la mienne de vous rencontrer ?

— Ne me remerciez pas, votre petit enfant m'a fait plus de bien que je ne puis lui en rendre.

Cette réponse, comme de raison, ne diminua en rien la reconnaissance mêlée d'admiration qu'elle avait inspirée à sa compagne, et, comme de l'attrait à la confiance il n'y a qu'un pas, celle-ci eut bientôt raconté à Fleurange toute sa simple histoire.

Elle avait fait une chute très-grave, trois mois auparavant, et on avait désespéré de sa vie ; alors son mari l'avait amenée à Paris pour y consulter le docteur Leblanc, et le docteur l'avait guérie.

Les yeux de Fleurange s'animent, c'était une joie inespérée que de pouvoir parler de ses chers vieux amis.

— Il est si habile et si bon ! dit-elle.

— Oh ! oui, en vérité, c'est plus qu'un médecin, c'est un bienfaiteur. Je lui ai pourtant désobéi en partant si vite ! il disait que j'étais trop faible encore, je disais que non, mais je vois qu'il avait raison.

— Pourquoi avez vous fait cela ?

— Parce que mon pauvre Wilhelm est seul et m'attend avec impatience.

— Votre mari ?

— Oui.

— N'aurait-il pas pu venir vous trouver ?

— Non, il est le principal employé de M. Dornthal, et ne peut quitter son poste que très-difficilement.

A ce nom, le cœur de Fleurange battit.

— Parlez-vous de M. Ludwig Dornthal ? dit-elle.

— Non, de son frère, le riche banquier.

— Et l'autre, le professeur, le connaissez-vous ?

— Je ne l'ai jamais vu, mais Wilhelm le connaît bien ; il est invité quelquefois, aux soirées qu'il donne. Ce ne sont pas des bals, personne n'aime la danse dans cette maison-là. Ce sont des réunions pour causer, pour lire, pour regarder des gravures, pour faire de la musique. Wilhelm dit qu'ils sont tous savants, les filles comme les garçons et madame autant que monsieur.

En recevant ce petit renseignement sur la famille de son oncle, Fleurange eut un léger frisson. Elle aimait fort l'étude, les arts encore davantage, elle avait pour la lecture un goût qu'il avait fallu souvent réprimer ; néanmoins, ce mot de *savant* n'avait rien de tout d'attrayant pour elle.

Savants ! se dit-elle, *tous savants* ! Cela veut dire pédants, sérieux ennuyeux. Allons, il faut en prendre mon parti, cela ne les empêchera peut-être pas d'être bons, c'est là l'essentiel, et je ne dois certes pas prétendre à m'amuser dans cette vie.

Encore une nuit, et une longue journée, qui tirait à sa fin, lorsque des lumières plus fréquentes et plus vives, des habitations plus nombreuses, annoncèrent l'approche d'une grande ville. A chaque pas qui les rapprochait de leur destination, la joie de la mère et des enfants devenait plus expansive.

— Il nous attend, n'est-ce pas ? dit l'aîné des deux enfants.

— Oui, oui, nous le verrons, dès que la voiture s'arrêtera, mais ce ne sera que dans une heure.

Bientôt ce fut : Dans une demi-heure maintenant !

Puis : Dans un quart d'heure !

Enfin : Nous y sommes !

La pauvre Fleurange écoutait ses compagnons de voyage et les enviait d'avoir à chercher ainsi avec certitude, au bout de leur longue route, un visage connu et cher. Elle se sentait saisie de tristesse et d'une mortelle timidité.

Enfin la voiture s'arrêta.

Comme au départ, grande rumeur, cris divers, lumières vacillantes, qui éclairaient tous les objets, et aucun d'eux distinctement.

Fleurange, parmi tous ceux qui se pressaient autour de la voiture, cherchait, mais en vain, à deviner le visage qui pourrait être celui de son oncle.

La portière s'ouvrit.

Un homme de haute taille, ayant de longs cheveux et une longue barbe blonde, se présenta.

— Est-ce lui ?

Non, les cris de joie des enfants ont déjà appris à Fleurange qu'ils ont revu leur père.

Bertha ! Bertha ! dit-il, et avant même d'embrasser ses enfants, il presse les deux mains de sa femme et la regarde avec anxiété.

-- Tu es bien pâle, ma Bertha.

— Ce n'est rien, répond celle-ci en pleurant, c'est la joie, Wilhelm ; je suis guérie et je te revois !

Il tend alors ses bras à ses enfants, mais avant de quitter la voiture : " Adieu, adieu ! " disent ensemble les petites voix, et les enfants se jettent encore une fois au cou de Fleurange.

— Wilhelm, dit à voix basse leur mère, remercie cette bonne et belle demoiselle, elle a été un ange pour eux et pour moi pendant notre route.

Un regard ému et reconnaissant se leva vers Fleurange.

— Que Dieu vous en récompense, ma belle et gracieuse demoiselle, dit le mari de Bertha en ôtant son chapeau. Puis il ajouta en hésitant :

— Sans doute, quelqu'un vous attend ici et je ne puis avoir le bonheur de vous être utile ?

— Je vous remercie, dit Fleurange avec précipitation, je suis attendue, en effet j'ai ici des parents.

Mais tout en parlant, elle regardait autour d'elle avec anxiété. Dans la foule des visages inconnus qui l'entouraient, aucun ne sembla la chercher. Y a-t-il méprise ? est-elle oubliée ? que va t-elle faire ?

Ses compagnons de voyage, en attendant, ont quitté la voiture, et l'heureux petit groupe s'éloigne : elle les suit des yeux, le cœur serré.

En ce moment paraît, arrivant au grand trot d'un beau cheval

une petite voiture découverte, conduite par un jeune garçon de dix-huit ou dix-neuf ans.

Il jette les rênes à un de ceux qui se trouvent là et saute en bas. A sa vue, le mari de Bertha ôte son chapeau, et, en retour, une casquette, posée sur une épaisse chevelure, d'un blond ardent, est soulevée une instant. Mais le nouveau venu ne s'arrête pas, il est très-pressé, très-essoufflé ; il arrive en courant près de la diligence, et dit d'une voix haletante :

— Mademoiselle Gabrielle !

— C'est moi, dit Fleurange, d'abord interdite de ce nom, prononcé pour la première fois, et surtout de l'aspect de celui qui est venu à sa rencontre.

— C'est bien, descendez.

Fleurange obéit en silence ; puis, cependant, après un nouveau regard jeté sur celui qui vient de lui tendre une main ferme :

— Il n'y a pas d'erreur, n'est-ce pas ? C'est bien mon oncle, M. Ludwig Dornthal, qui m'envoie chercher ?

Elle reçut, pour toute réponse, un signe de tête affirmatif : l'instant d'après, un ordre concis, et promptement obéi, avait fait descendre des hauteurs de l'impériale le modeste bagage de Fleurange ; en un clin d'œil, il était attaché derrière le petit véhicule, où son jeune guide la fait ensuite monter, puis, après l'avoir soigneusement enveloppée en silence d'un grand manteau de fourrure, envoyé avec la voiture, il remonte sur le siège, et le beau cheval repart, comme il était venu, au très-grand trot.

Fleurange se sentit d'abord étourdie par le mouvement rapide de la voiture, mais bientôt ce mouvement même lui devint agréable, par contraste, avec les lourdes allures et les rudes cahots de la diligence. Le froid était vif, mais l'excellent manteau dont elle était couverte l'empêchait d'en souffrir, et, ainsi préservée, la sensation de l'air, loin de lui être déplaisante, lui causait au contraire une animation inaccoutumée et lui faisait ressentir comme un surcroît de jeunesse et de vie. Le ciel au-dessus de sa tête était étincelant d'étoiles. C'était une de ces brillantes nuits d'hiver, telles qu'on aime à se représenter celle où s'accomplit la venue du Christ, et où, sur les hauteurs qui environnaient Bethléem, les anges vinrent en apprendre la nouvelle aux bergers et chanter sur la terre leur céleste cantique. Nuit douce et sacrée, dont celle-ci était précisément l'anniversaire.

Au bout d'environ vingt minutes, la petite voiture se ralentit un peu et le jeune cocher se retourna et sembla se mettre en devoir de donner un éclaircissement que Fleurange chercha à comprendre de son mieux : mais comme le bruit du pavé rendait la chose à

peu près impossible, elle ne saisit que ces deux mots : " Mon père..." puis ceux-ci : *Christ Kindchen!*" après quoi la tête, retournée un instant, reprit la même attitude et le cheval sa première allure.

Fleurange avait du moins appris ainsi, au vol, que le jeune garçon était l'un des fils de M. Dornthal, et que son oncle n'avait pu venir, par une raison quelconque, à laquelle la fête du lendemain n'était pas étrangère. Au premier aperçu, il lui sembla que son jeune cousin avait des manières un peu rudes et une figure assez étrange, mais en somme il s'était montré fort actif et fort soigneux ; quant à son talent pour conduire une voiture, il était supérieur, et les rênes du beau cheval ne pouvaient être en de meilleures mains. Après cette courte interruption, ils continuèrent leur chemin sans se ralentir un instant, malgré plus d'un détour parmi les rues sinueuses, et ils arrivèrent ainsi à une place plantée d'arbres, où la voiture s'arrêta enfin devant les marches d'un perron qui conduisait à une porte de chêne, ornée d'un lourd marteau de cuivre.

Ils étaient attendus, car cette porte s'ouvrit à l'instant. Fleurange entrevit une grande lumière et beaucoup de monde.... Son cousin était déjà à la portière pour l'aider à mettre pied à terre. Des voix confuses, ayant toutes un cordial accent de bienvenue, se firent entendre. Une main vigoureuse soutient Fleurange, tandis qu'elle monte les six marches du perron et la fait entrer dans le vestibule. Une grande femme, habillée de gris et coiffée d'un bonnet à fleurs, s'avance et l'embrasse. " A mon tour ! dit une voix basse et sonore, c'est moi qui suis son oncle." Fleurange lève les yeux sur un noble visage qui a l'air trop jeune pour être couronné de cheveux blancs, et son oncle l'embrasse en murmurant avec émotion le nom de Marguerite. A côté de lui se tient une belle jeune fille grave et blonde, tandis qu'une autre, blonde comme la première, mais plus jeune, ôte à Fleurange le lourd manteau de fourrure et détache son chapeau. Un garçon de sept ans s'élançe dans la rue pour aider son frère, et une petite fille de quatre à cinq ans reste attachée au jupon de sa mère, en regardant curieusement, d'un air ravi, la nouvelle venue.

Fleurange, éblouie par les lumières, troublée par la cordialité même de cet accueil, émue au point de défaillir, était hors d'état de parler, mais ses grands yeux voilés de larmes en disaient plus que toute parole, tandis que l'éclat inusité donné à son teint par l'air froid de la nuit et ses longues tresses tombées sur ses épaules, lorsqu'on lui avait enlevé son chapeau, la rendaient plus frappante encore que de coutume, et telle qu'elle eût désarmé les plus mal-

veillants. Que devaient donc penser à sa vue ceux qui étaient si décidés d'avance à la bien recevoir ?

On l'entraîna comme en triomphe dans une vaste salle, et là son éblouissement redoubla. Au milieu de la pièce s'élevait un arbre brillamment illuminé, auquel étaient suspendus des fruits de toutes sortes, des jouets, des fleurs et des bijoux. Deux lustres ajoutaient leur lumière à celle que répandait l'arbre éclairé ; sous l'un d'eux, une demi-douzaine d'enfants étaient réunis autour d'une table chargée de gâteaux, et quelques jeunes filles, ainsi que d'autres personnes plus âgées, se trouvaient groupées çà et là.

En un mot, Fleurange se trouvait tout d'un coup, et pour la première fois de sa vie, au milieu de ce qui lui parut être une très-brillante réunion, où toutes les figures, commencer par celles de ses hôtes, lui étaient inconnues.

La personne la moins timide eût été déconcertée, aussi Fleurange perdait tout à fait contenance, lorsque celle qu'elle supposait être sa tante, la dame en gris et en bonnet à fleurs, s'emparant d'elle, la ramena en un clin d'œil dans le vestibule, et de là dans une sorte de petit parloir où une seule lampe était allumée.

En traversant ce vestibule, elles avaient rencontré le jeune guide de Fleurange.

— Est-elle malade ? a-t-elle besoin de quelque chose ? avait-il dit avec un accent de bonhomie et d'empressement.

— Oui, de repos ; et avec cette réponse madame Dorntal avait fermé la porte au nez de son fils.

Fleurange s'assit et reprit haleine ; non-seulement il lui avait été impossible de prononcer jusque-là une seule parole, mais elle n'avait même pas pu rassembler une pensée. Maintenant, grâce à la tranquillité de la chambre, elle se calma promptement, et il ne lui fallut que peu d'instant pour se sentir tout à fait remise. Elle était jeune et vigoureuse, la fatigue du voyage était à peine sensible pour elle, et elle n'était pas de nature à se laisser longtemps surmonter par l'émotion et l'embarras, surtout lorsqu'au fond, elle se sentait si heureuse ! Un seul regard, même rapide comme l'éclair, n'avait-il pas suffi pour soulever tous les poids qui pesaient sur son cœur et pour y faire pénétrer comme un transport de joie et de confiance ? La voie de son oncle, les paroles qu'il avait dites en l'embrassant : " O Marguerite, est-ce toi ? " l'avaient fait tressaillir, puis les doux regards de ces deux belles jeunes filles, la vision de ces enfants réunis sous l'arbre de Noël, tout, jusqu'aux brusques soins de son jeune cousin, lui faisait éprouver cette délicieuse sensation de sécurité, cette certitude d'être protégée que,

dans son abandon de la veille, elle avait désiré plus que la joie ou le bonheur.

Elle releva la tête et regarda sa tante, qui restait debout et silencieuse devant elle.

Décidément, sa tante était laide ; elle était même d'une laideur surprenante, et cependant avant même qu'elle eût parlé, avant qu'elle eût souri, on voyait empreintes visiblement sur son visage dénué de tout agrément, deux grandes choses, plus belles que la beauté : l'intelligence et la bonté.

— Reste là, tout à fait tranquille, entends-tu, dit madame Dornthal, en tutoyant Fleurange, comme si elle l'eût vue naître. Tiens, regarde la pendule, un quart d'heure te suffira, mais n'essaye pas de parler, écoute-moi seulement. Tu es dans ta famille, entends-tu ? c'est-à-dire chez toi ; il faut que tu comprennes bien cela. Il n'y a pas de remerciements à faire, tu es notre enfant. Nous en avons cinq, nous en avons six maintenant. C'est Clément, mon fils aîné, qui a été te chercher, parce que son père ne pouvait pas quitter les enfants ce soir, et tu as vu en arrivant Hilda et Clara, et les deux petits, Fritz et Frida, qui étaient aussi là, pour te recevoir ; il y a Gabrielle de plus et voilà tout. Ton oncle a tant pleuré sa pauvre Marguerite ! Eh bien, il l'a retrouvée et c'est un beau jour !

— Qui est là ?

— Moi.

— Que veux-tu ?

Clément parut à la porte.

— Une tasse de café ?

— Oui.

La tasse fut apportée l'instant d'après et sur l'injonction de sa tante, Fleurange le but docilement.

— Maintenant veux-tu monter dans ta chambre ? veux-tu te coucher tout de suite ? ou bien veux-tu revenir dans la salle où sont les autres ?

Fleurange ditsans hésiter :

— J'aime mieux retourner dans la salle et les revoir tous le plus tôt possible.

Le bon sourire de madame Dornthal éclaira son visage.

— Tu me plais beaucoup, Gabrielle, non pas parce que tu es très-belle, cela n'y fait rien, et je t'aimerais autant quand il en serait autrement ; mais tu es très-simple, et cela est tout à fait de mon goût. Maintenant voyons : voilà qu'il est onze heures, nos amis vont emmener leurs enfants, et les plus petits des nôtres vont aller se coucher. Quant à nous, nous irons tout à l'heure à la messe de mi-

nuit, et nous ne souperons qu'au retour. Choisis encore : veux-tu faire comme les enfants ou comme nous ?

— Comme vous, oh ! comme vous ! s'écria Fleurange. Emmenez-moi de grâce à l'église ; je ne suis ni faible ni fatiguée.

— Non, dit madame Dornthal. Tu l'es pourtant, mais tu ne le sens pas encore. Cependant, comme cela ne te fera aucun mal, nous allons faire ce que tu désires. Seulement, pour ménager tes forces, ne reviens pas maintenant dans le salon. Reste ici et attends-moi.

Elle sortit, et Fleurange demeura où elle était, heureuse de subir sans aucune résistance cette volonté bienveillante.

Cinq minutes après, la porte se rouvrit : c'était encore Clément, tenant à la main son petit frère et portant sa petite sœur dans ses bras :

— Fritz et Frida veulent vous dire bonsoir, dit-il.

Le petit garçon s'approcha timidement ; mais Fleurange lui parla sur-le-champ cette langue que les enfants comprennent et qui ne peut être apprise et parlée que par ceux qui les aiment ; il se rassura bien vite. Elle prit ensuite la petite fille et embrassa ses yeux bleus qui, tout en la regardant encore avec surprise, commençaient à se fermer. Lorsqu'elle rendit l'enfant à son frère, elle était endormie ; il l'emporta ainsi, sans la réveiller, la tenant dans ses bras avec une aisance qui indiquait assez que ce soin lui était familier, et il quitta la chambre, suivi de son petit frère.

Une demi-heure encore de repos et de silence suivirent cette interruption. Ils valaient mieux pour Fleurange que le sommeil (dont une agitation intérieure trop vite écartait le besoin). Au bout de ce temps, madame Dornthal et ses deux filles reparurent. Clément et son père les attendaient dans le vestibule. Ils se mirent tous en marche sous le ciel étoilé, à pied, car l'église était proche, et tous, silencieux et recueillis, car la fête des enfants ne leur avait pas fait oublier la solennité de cette grande nuit.

A genoux, à genoux enfin dans l'église, Fleurange sentit que son cœur trop plein parvenait à s'épancher, et lorsque des voix justes, graves et harmonieuses firent retentir la magnifique voûte de chants qu'aucune étude n'avait préparés et qui semblaient être l'expression spontanée de la prière de tous, la tête de la jeune fille s'inclina davantage ; toute la joie et la reconnaissance de son cœur débordèrent en douces larmes et en ferventes prières d'actions de grâce.

A la fin de la messe, une voix plus belle que les autres, une voix mâle et douce, entonna près d'elle le psaume : *Laudate Dominum.*

Elle y joignit involontairement la sienne, et les deux voix semblèrent un instant ne former qu'un seul son.

En se retournant, elle vit que celui qui chantait ainsi, c'était son cousin, Clément Dornthal.

V

Lorsqu'une main amie aide un naufragé à toucher la plage, le premier sentiment de celui-ci est l'expression d'une reconnaissance sans bornes. Le repos est doux, même sur le sable, à celui qui vient d'échapper aux périls de la mer; mais s'il n'y a sur cette plage aucun lieu qui puisse lui servir de refuge, et s'il ne voit que dans la lueur vague d'un phare lointain l'espoir d'un abri assuré, il est bientôt tenté de se demander avec inquiétude s'il aura la force d'atteindre cette lumière à peine entrevue et si elle est pour lui réellement le port. Tel avait été le mélange de reconnaissance et d'appréhension que la pauvre orpheline avait éprouvé le jour où elle avait reçu chez la bonne mademoiselle Joséphine l'hospitalité de la chambre bleue, et ces deux sentiments ne l'avaient pas quittée pendant tout la durée de cette première étape de son salut. Mais aujourd'hui, lorsque les joyeux carillons de Noël la réveillèrent dans le grand lit où elle ne s'était endormie que deux ou trois heures avant le jour, sa première pensée fut celle-ci : " J'ai atteint le port; mon Dieu, je vous remercie!" et elle se leva, heureuse de prendre possession de sa vie nouvelle. Son premier soin, au début de la journée, fut d'écrire à mademoiselle Joséphine. Elle avait besoin, pour commencer à jouir de son bonheur, que sa vieille amie en fût instruite; elle croyait encore lui témoigner sa reconnaissance en l'associant à toutes ses nouvelles et heureuses impressions. Elle écrivit de même à la mère Madeleine; il lui fallait unir sans retard tous les amis et toutes les joies du passé à son bonheur présent et à sa vie véritablement transformée.

Sa tante, en lui disant la veille qu'elle était chez les siens, c'est-à-dire *chez elle*, semblait avoir fait d'elle, comme par magie, un enfant de la maison. Tout, autour d'elle, était nouveau et un peu étrange; mais tout lui plaisait, comme si tout eût été naturellement conforme à ses goûts. Et cependant, les sombres couleurs des tapisseries qui couvraient les murs, la vieille armoire de bois sculpté où son petit bagage se trouva bientôt fort à l'aise, les chaises à haut dossier, rangées alentour, l'antique bureau placé dans un coin, et dans l'autre le grand poêle monumental, dont

l'aspect spectral était, à lui tout seul, fait pour surprendre, tout eût facilement pu déplaire à des yeux accoutumés à la riante magnificence de l'Italie ; mais aucune impression triste ne pouvait, dans cette maison, venir à la jeune fille des objets extérieurs ; le mot *bienvenue* lui semblait être inscrit sur tous les objets comme sur tous les visages, et dans cette atmosphère si douce, elle sentait instinctivement que le bien-être matériel n'y était que l'image d'un bien-être moral beaucoup plus nécessaire encore que l'autre au bonheur de la vie.

— Il ne faut pas mettre votre robe noire aujourd'hui, Gabrielle, lui dirent ses deux blondes cousines, en apparaissant pour la troisième fois dans sa chambre depuis une heure qu'elle était levée, et apportant cette fois une corbeille où se trouvaient des vêtements semblables aux leurs.

— Pourquoi ? dit Fleurange un peu étonnée.

— Ne savez-vous pas qu'en Allemagne, nous quittons le deuil aux grandes fêtes ? répondit Clara, la plus jeune des deux. Vous serez donc aujourd'hui habillée comme nous, et puis vous le serez toujours ensuite quand ce triste deuil sera fini.

L'aînée des deux sœurs vit que sa cousine ne répondait pas ; elle s'approcha d'elle et lui dit tendrement :

— Clara vous a-t-elle affligée ? dit-elle. Pardonnez-lui. Elle est si heureuse et si gaie, qu'elle ne peut se figurer ni le malheur ni la tristesse.

— Je ne veux pas les rappeler aujourd'hui, dit Fleurange, et je ferai ce qu'elle me demande. Mais vous, chère Hilda, continua-t-elle, en regardant avec admiration les cheveux d'or de sa cousine et son front grave, auquel une couronne de reine aurait semblé convenir aussi bien qu'une auréole de sainte, n'êtes-vous pas gaie et heureuse autant qu'elle ?

— Heureuse, oui, dit Hilda ; mais je ne suis pas aussi gaie.

Après quelques explications, Fleurange se conforma aux désirs de ses cousines. Mais lorsqu'à l'heure du repas de famille, la belle Hilda, déjà revêtue de blanc, lui apporta une guirlande pareille à celle qu'elle portait elle-même et voulut la poser sur son front, elle résista.

— Pour cette guirlande, Hilda, dispensez-moi de la mettre.

— Pourquoi ?

— Parce que jamais je n'ai porté de parure de ce genre ; parce que, malgré tout, je ne puis et ne veux pas oublier que je suis une pauvre orpheline, qui ne dois pas songer à me parer ni à aller dans le monde.

— Mais, Gabrielle, ne savez-vous donc pas que nous ne nous parons que pour célébrer en famille les grandes fêtes de l'année, et que nous n'allons jamais dans le monde ?

— Jamais ?

— Mais alors, pourquoi se parer ainsi sans raison ?

— Ce n'est pas sans raison. Mon père aime que nous portions ainsi à chaque fête les fleurs de la saison. Cette pauvre guirlande que vous refusez, regardez-la donc, Gabrielle : elle est, comme la mienne, en feuilles de houx, le houx brillant de Noël, avec sa feuille luisante et son beau fruit rouge comme du corail. Tenez, voyez si cela ne va bien dans vos cheveux noirs ?

En parlant ainsi, Hilda avait en effet posé la guirlande sur la chevelure de sa cousine. En ce moment, Clara parut, et il n'y eut plus d'hésitation possible. En un clin d'œil, elle avait pris la place de sa sœur : les feuilles brillantes et les fruits rouges entourèrent bientôt comme un diadème le front de Fleurange, qui riait et ne résistait plus que faiblement, tandis que la grâce renvoyait l'image des trois jeunes filles, formant ensemble le plus gracieux tableau que pût rêver un peintre.

— Allons, dit Clara, vous voilà belles toutes les deux : l'une comme le jour, l'autre comme la nuit... Et moi ? continua-t-elle en rajustant ses longues boucles, dans lesquelles étaient aussi entremêlées les feuilles de houx ; voyons un peu à quoi je ressemble. moi ?

— A une fleur, à une étoile, ma Clara, à tout ce qu'il y a de meilleur à regarder dans le jour et dans la nuit, dit Fleurange avec tendresse.

Elle préférerait l'aînée des deux sœurs, mais elle trouvait à l'autre une grâce irrésistible, et elle ne pouvait s'empêcher de la caresser des yeux et de la voix, comme si elle eût encore été une enfant.

— Voilà qui est gracieux, poétique et bien trouvé ! Je vous remercie, ma cousine Gabrielle, et je vais demander tout à l'heure à notre poète de deviner quelle est ma ressemblance ; nous verrons s'il l'a trouvera comme nous.

— Si notre poète est distrait, il faudra poser la question à un autre qui ne le sera certainement pas, dit Hilda.

Clara rougit.

— Allons, allons, dit-elle, ne parlons plus de moi et descendons. Voilà Frida qui vient nous chercher : tout le monde est réuni sans doute.

Et prenant sa petite sœur par la main, elle s'enfuit avec elle ne

courant, s'appuyant à peine sur la massive balustrade de l'escalier pour sauter les marches sans les compter.

— Vous ne m'avez pas dit qu'il y avait du monde, dit Fleurange.

— Notre monde à nous, Gabrielle, notre famille et nos amis. Depuis que mon oncle Heinrich est veuf, il vient, ainsi que son fils, faire avec nous son repas de Noël. Autrefois, c'était chez lui que se réunissait la famille. Vous allez donc faire connaissance avec lui et avec notre beau cousin Félix. Les autres sont nos amis et seront bientôt les vôtres.

— Hilda s'arrêta un instant...

— Vous savez sans doute, poursuivit-elle enfin, que Hansfelt est un ami et un camarade d'enfance de mon père ?

— Hansfelt ? s'écria Fleurange... Quoi ! Karl Hansfelt, le grand poète ?

Nous avons déjà dit que Fleurange savait bien la langue de sa mère. Les poésies de celui qu'elle venait de nommer étaient assez célèbre à cette époque pour qu'elle les connût et qu'elle en eût même appris plus d'une par cœur.

— Et il est votre ami ? et je vais le voir ?

— Oui, répondit Hilda, vous le verrez souvent. Puis, ajouta-t-elle, comme pressée de changer de conversation, vous allez voir aussi un jeune artiste qui commence à faire beaucoup parler de lui... Il se nomme Julian Steinberg, et c'est un des amis d'Overbeck. Celui-là c'est notre Clara qui vous le présentera.

Un sourire significatif accompagnait ces derniers mots, et Fleurange, ainsi mise au courant de tout ou à peu près, descendit avec sa cousine dans le grand salon, situé, ainsi que la salle à manger, au rez-de-chaussée.

La maison qu'habitait M. Ludwig Dornthal n'existe sans doute plus aujourd'hui, les embellissements modernes faisaient peu à peu disparaître de toutes les villes ces vieilles demeures auxquelles le temps donne un aspect trop différent de celui qu'apellent et exigent les yeux d'une génération nouvelle. A l'époque même où débute ce récit, c'est-à-dire en 1824, elle commençait déjà à être remarquée au point qu'elle était nommée par excellence *la vieille maison*, et qu'on ne la désignait pas autrement dans la ville.

Mais, comme elle était spacieuse et commode, comme sa situation écartée et paisible, et son grand jardin, sur lequel donnaient d'un côté toutes les fenêtres, la rendaient très-appropriée aux habitudes studieuses du professeur ; qu'en outre, la couleur pittoresque que lui avait donnée le temps était fort de son goût, et,

avant tout, comme c'était là que Ludwig Dornthal avait amené sa femme aux premiers jours de son union, et que ses enfants étaient nés, il n'aurait voulu pour rien au monde la quitter, et sur ce point tous étaient d'accord. La *vieille maison* était chère à ceux qui l'habitaient, aussi bien qu'à tous ceux qui la fréquentaient, et chacun, comme Fleurange, disait plus ou moins cette parole qui sera répétée toujours en vain sur cette terre, lorsque, pour un instant, toutes nos facultés se trouvent dans un heureux équilibre : " Il fait bon être ici, plantons-y notre tente et restons-y. "

Cette impression, on le devine, ne tenait pas uniquement à l'aspect extérieur de la *vieille maison* ; l'harmonie y régnait en're les personnes et les choses, et, avec de différents résultats, le même effet se reproduit presque partout. Les objets animés semblent recevoir et communiquer quelque chose de la vie qui s'agite autour d'eux, et ce langage muet fait parfois, à ceux qui y sont attentifs, de véritables révélations.

Lorsque Fleurange entra dans le salon, elle s'aperçut que son oncle Ludwig l'attendait avec une certaine impatience, car, dès qu'elle parut, il s'approcha d'elle, et, la prenant par la main, il la conduisit à l'autre bout de la chambre, où se tenait un personnage dont les traits avaient quelques rapports avec les siens, mais dont l'expression était tellement différente, que cette ressemblance du premier moment s'effaçait de plus en plus à mesure que l'on connaissait mieux les deux frères.

— Voilà la fille de notre sœur Marguerite, dit Ludwig au banquier. Elle est deux fois ta nièce maintenant, puisque je l'ai adoptée pour fille...

M. Heinrich Dornthal s'inclina et embrassa cordialement la jeune fille, mais il ne put cependant s'empêcher de dire :

— Une fille de plus, quand on en a déjà trois, c'est beaucoup, mon frère.

Cette froide et disgracieuse remarque déconcerta Fleurange et lui causa une pénible sensation d'embarras, dont elle n'était pas encore remise, lorsqu'un jeune homme, d'une assez belle figure, s'approcha d'elle et lui offrit son bras.

Fleurange le regarda d'un air étonné. Elle n'avait jamais été à un grand dîner, et ne savait rien à cet égard des usages qui sont de tous les pays. Elle recula d'un pas, et, ouvrant de grands yeux, elle dit :

— Monsieur, qui êtes-vous, et où voulez-vous me mener ?

A cette demande et à ce mouvement, il y eut autour d'elle un accès de gaieté générale, auquel elle vit que son bon oncle Lud.

wig lui-même prenait part ; alors, avec quelle simplicité, qui était son grand charme, elle se mit à rire elle-même, avec tant de naturel, que celui qui avait causé sans le vouloir cette petite scène s'écria à demi-voix : " Voilà en vérité la gaucherie la plus gracieuse qu'on ait jamais rencontrée ; " puis, s'inclinant devant elle avec une gravité narquoise et d'un air à la fois galant et railleur, il lui dit :

—Mademoiselle, je me nomme Félix Dornthal, j'ai l'honneur d'être votre cousin, et je vous offre mon bras pour vous conduire à la salle à manger ; mais je reconnais que, d'abord, il eût été convenable de nous faire faire connaissance ensemble.

Fleurange, rougissant et souriant, accepta le bras qui lui était offert, et une fois placée à table, près de ce nouveau cousin, et l'embarras de ce petit incident dissipé, elle regarda autour d'elle et commença à jouir de sa nouvelle position.

Était-ce bien elle, elle qui, naguère, s'était trouvée si isolée ! elle qui avait vu en face, et de si près, la misère et l'abandon ! était-ce bien elle qui, en ce moment, se trouvait au milieu d'une nombreuse famille, en faisait partie, se sentait aimée de tous, et les aimait, tous elle-mêmes,—oui, tous, hormis le cousin assis près d'elle, qui lui inspirait un involontaire embarras ; cependant, il venait de lui dire quelques mots en italien, prononcés avec un accent si pur, qu'elle en avait éprouvé une vive sensation de surprise et de joie, car l'Italie était sa terre natale, presque sa patrie, quittée peu de mois auparavant pour la première fois. Toutefois, les paroles de Félix étaient un compliment auquel elle ne sut que répondre, et lorsqu'elle leva les yeux vers lui, elle rencontra un regard qui la déconcerta davantage encore. Elle répliqua donc à peine quelques mots, puis elle reprit en silence son examen des convives, en commençant par son oncle Ludwig. Quant à lui, elle pensait n'avoir jamais vu de figure plus noble et plus douce que la sienne ; impossible de n'être pas frappée du grand contraste qui existait à cet égard entre lui et sa femme, et qui avait dû être beaucoup plus frappant encore, dans leur jeunesse, qu'aujourd'hui. Tandis que cette reflexion s'offrait à son esprit, elle rencontra le regard de sa tante, qui la fixa un instant, et sourit. Ce regard et ce sourire semblait lui répondre et lui donner à peu près la clef du mystère, car ils révélaient les dons qui forment l'indestructible lien de la vraie sympathie ; à ces dons-là, la beauté n'ajoute rien, ou du moins elle n'ajoute qu'une parure inutile pour le cœur, et que les yeux mêmes cessent bientôt de chercher, car ceux qui savent aimer une âme, aiment bientôt les traits quels qu'ils soient, dont elle est revêtue.

De tous les enfants, le seul qui n'eût point hérité de la beauté des Dornthal, c'était Clément. Plus qu'aucun de ses frères et sœurs, il ressemblait à sa mère, il avait la même laideur et le même sourire ; toutefois, comme il était grand, élancé, actif et robuste, sa tournure, sans être élégante, n'était pas dénuée de grâce ; puis, lorsque son épaisse chevelure était relevée, on pouvait observer que la forme de son front donnait à sa figure un caractère remarquable et que son regard était, comme par éclairs, expressif, décidé, intelligent. L'on s'étonnait après cela de trouver le jeune Dornthal en apparence si nul ; d'autant plus que son aptitude pour les arts et les sciences était grande, et que, parmi les étudiants, il était classé au premier rang. Mais parler semblait lui coûter un effort, et une fois dans le salon, il se taisait absolument, qu'on avait pris l'habitude de ne jamais lui adresser la parole. Il n'en était pas de même hors de là. Son père avait peine à dissimuler pour son fils aîné une secrète préférence ainsi qu'un tendre orgueil, qui se lisait malgré lui dans son regard en toute occasion. Sa mère avait, en Clément, une confiance presque étrange vu son âge, et semblait parfois plus disposée à le consulter qu'à le guider. Quant à ses frères et sœurs, ils l'idolâtraient et s'adressaient à lui en toutes circonstances ; il avait un remède à tout, un moyen pour tout, et rien ne lassait sa patience. Malgré cela, nous l'avons dit, il pouvait passer à peu près inaperçu. On s'explique donc que Fleurange en continuant son inspection, s'arrêtât peu à considérer son cousin, et que toute son attention au contraire se portât sur un personnage placé près de lui et dont la figure était singulièrement remarquable.

C'était un homme d'environ cinquante ans peut-être davantage. car son front chauve, sa barbe grisonnante, son visage pâle et maladif, indiquaient qu'il n'était plus jeune. Mais quelque chose d'indéfinissable obligeait à le regarder et à demander son nom, et ce nom semblait si bien convenir à ce visage, qu'il n'était pas rare qu'en l'apprenant on s'écriât : « C'est bien ainsi que je me le figurais. » Telle fut, en effet, l'exclamation de Fleurange, lorsqu'en réponse à sa question, son cousin Félix Dornthal lui eut nommé Hansfelt.

—Karl Hansfelt ! répéta-t-elle pour la seconde fois, c'est lui ! quoi ! c'est lui !

Mme CRAVEN.

(A continuer.)